This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

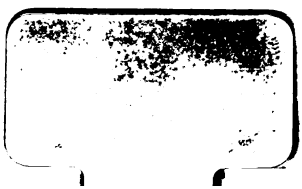
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. II B. 180



L'ENFANT PRODIGUE,

POËME

EN HUIT CHANTS,

Par M. DAILLANT DE LA TOUCHE.

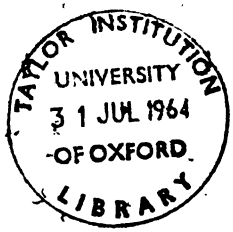
A GENÈVE;

Et ſe trouve à PARIS

CHEZ { GUILLOT, rue Saint-Jacques.
BRUNET, Place du Théâtre Italien.
Et chez tous les Marchands de nouveautés.

1785.

Les Contes en vers, & les Caprices Poëtiques du même Auteur, ſe trouvent aux mêmes adreſſes.



L'ENFANT *PRODIGUE*, POËME EN HUIT CHANTS.

CHANT PREMIER.

VOUS, qui du monde abjurant la folie,
D'un doux hymen goûtez les vrais plaisirs,
Sage Ariston, aimable Rosalie,
Écoutez-moi : Pour charmer vos loisirs
Je vais conter la touchante aventure

D'un malheureux, d'un ingrat, qui jamais
Du sort cruel n'eût éprouvé l'injure,
S'il eût borné ses desirs inquiets.
Trompant les soins, et les vœux d'un bon pere,
Dissipateur, fugitif, délaissé,
Il supporta la honte et la misère.
L'aimable objet qu'il avoit offensé,
Une beauté généreuse et fidelle,
Le ranimant au sein de la douleur,
Lui fit revoir la maison paternelle
Où l'hyménée acheva son bonheur.
Heureux l'époux qu'un bon choix justifie!
Heureux qui peut, chéri de sa moitié,
Dans les douceurs d'une tendre amitié
Passer sans trouble une innocente vie!
O! quand pourrai-je au pied des saints autels,
Fier de son choix, conduire mon amante,
L'unir à moi par des vœux solemnels,
Et dans ma main presser sa main tremblante!
Car c'en est fait, tyran de mes beaux jours,
Dieu des erreurs, que le crime accompagne;
Je suis enfin des coupables amours,
Des vains plaisirs détrompé pour toujours.

Les soins constans d'une douce compagne,
Quelques attraits, et de chastes liens,
Voilà le terme où mon esprit plus sage
Du vrai bonheur croit entrevoir l'image,
Voilà pour moi les véritables biens.

SUR les confins de l'ancienne Armorique,
Vers cette plage où d'écueils hérissé
L'océan gronde, et s'élève, pressé
Entre nos ports, et l'isle Britannique,
Sophie un jour, au coucher du soleil,
Se promenoit avec sa tante Orphise,
Et des vertus que le monde méprise
L'entretenoit, en demandant conseil.

Dans ces climats récement amenée,
Loin des Bretons cette belle étoit née
Au pied du mont qui de frimats chargé,
Libre en partie, et quelquefois esclave,
Domine au loin les roches du Bugey,
Les Francomtois, les Bourguignons, Ferney,
Et l'Helvétie, et les côteaux que lave
De ses flots purs le lac des Genevois.

De ses parens presqu'en naissant privée,
Et par sa tante avec soin élevée,
Elle suivoit ses respectables loix.
» Apprenez-moi, lui dit l'aimable fille,
» Apprenez-moi quel est ce bon voisin
» Qui nous reçoit au sein de sa famille?
» Dieux! quelles mœurs! quel paisible destin!
» Il fait aimer cet endroit solitaire.
» Mais quel motif l'y retient? —— Mon enfant,
» Lui dit Orphise, il faut vous satisfaire.
» Instruisez-vous, et connoissez Gernant.
» Pour cultiver ses superbes domaines
» Dans le négoce acquis par son talent,
» Par sa prudence, et par vingt ans de peines,
» Il a quitté la ville, & ses plaisirs.
» Dans la retraite il vivoit sans desirs.
» Sa bienfaisance excitant l'industrie,
» De protecteur, d'arbitre du canton,
» Et d'homme heureux il méritoit le nom
» Quand il perdit une épouse accomplie.
» Un fils unique, et que l'on nomme Almon,
» Malgré ce coup lui fait chérir la vie.
» Amour de pere, aveugle sentiment!

» Qui se nourrit de joie et d'espérance!
» Ah! si ce fils, au sortir de l'enfance,
» Faisoit verser des larmes à Gernant!
» Mais du Très-Haut la sageſſe profonde
» Cache à nos yeux l'immuable avenir.
» A tous les maux dont le présent abonde
» Si l'on joignoit celui de pressentir,
» De craindre encor ce que le tems amene,
» Chacun voudroit déposer son fardeau,
» Et des malheurs de la nature humaine
» Se consoler dans la nuit du tombeau.
» Tandis qu'Almon sous la loi paternelle,
» Docile encore, attire tous les yeux,
» En s'élevant comme la fleur nouvelle
» Au bord des eaux, loin des vents furieux,
» Tout occupé de ses goûts vertueux
» Gernant poursuit sa paisible carrière.
» Dès le matin, sitôt que la lumiere
» A sur le monde étendu ses couleurs,
» A deux genoux, dans une humble priere
» Il rend hommage, avec ses serviteurs,
» Au Dieu puissant qui souvent récompenſe
» L'homme de bien par la prospérité,

» Mais qui terrible, et juste en ſa vengeance,
» Frappe de mort, et de ſtérilité
» L'air, les troupeaux, et les champs de l'impie;
» Ayant enfin partagé le travail,
» Donné ſes plans, et du tiéde bercail
» Vu les brebis s'enfuir dans la prairie,
» D'une serpette armé, dans ses jardins
» Il va forcer la tige infructueuse
» D'en adopter une autre plus heureuse
» Qui doit plier sous des fruits doux & sains.
» Vous le verrez bientôt sur la colline
» Où dirigeant lui même un soc nouveau,
» Il fit enfin sortir de la routine
» Les habitans obstinés du hameau.
» Puis il reçoit les fermiers du domaine,
» Il met un terme aux pleurs des indigens,
» D'un doux hymen il assortit la chaîne,
» Et des voisins calme les différends;
» Le moment vient d'un dîner agréable
» Où par Gernant quelquefois invités
» Ses vrais amis partagent à sa table
» D'excellens mets qu'il n'a point achetés.
» L'oiseau qui vit sous notre dépendance,

» Le colombier fécond, le potager,
» La bergerie, et les fruits du verger
» De ses banquets font la magnificence.
» Quelqu'entretien sur les travaux du tems,
» Sur des sujets graves, intéressans,
» La promenade, & surtout la lecture,
» De son loisir remplissent les instans.
» Souvent encore au bord d'une onde pure
» Gernant assis, compare aux flots roulans
» Les jours de l'homme, et sa course rapide
» Abandonnée aux folles passions,
» En attendant qu'un poisson trop avide,
» En se jettant sur l'hameçon perfide,
» L'arrache enfin à ses réflexions.
» Ou bien caché dans un réduit tranquille,
» Qu'il sût orner d'instruments curieux,
» D'objets choisis, rares et précieux,
» De la nature, observateur habile,
» Il suit les loix, les mouvements, les jeux,
» Pour lui ravir quelque secret utile.
» La sombre nuit, dérobant l'horison,
» Termine enfin sa journée innocente,
» Et du sommeil la vapeur bienfaisante

» Descend bientôt sur sa chaste maison ;
» C'eſt de Gernant la vie intéreſſante.
» Depuis dix ans, que j'ai dans ce pays,
» Auprès de lui, fixé ma réſidence,
» Les mêmes goûts, l'âge, la confiance,
» Des deux voisins ont fait deux bons amis. «
L'ombre croissoit. Phœbé sur l'onde amère
Lançoit déjà ses rayons palissants.
La sage Orphise, et sa fille si chere,
Vers le hameau retournent à pas lents.
Le bon Gernant se partageoit entre elles,
Quelques amis, son fils, et ses travaux.
Ce fils pourtant a vu les fleurs nouvelles
Naître, et parer seize fois les côteaux.
Almon enfin est dans l'adolescence,
Moment terrible, où l'amour du plaisir
Devient souvent funeste à l'innocence,
Où la raison, encor dans son enfance,
Ne peut calmer la fougue du desir.
L'esprit d'Almon, sa grace séduisante,
De ses discours la naïve douceur,
Et son air noble, et sa taille élégante
Charmoient d'abord, parloient en sa faveur.

Mais emporté, superbe, téméraire,
Son caractère ombrageux, indompté,
Son imprudence, et sa légéreté,
Depuis longtems inquiétoient son pere.
Conseils prudents, tendres instructions,
Bonté, rigueurs, autorité d'un sage
Qui sait encore à ses graves leçons
Sur la foiblesse et l'emploi du jeune âge
Joindre le poids des bonnes actions,
Rien n'arrêtoit ce naturel sauvage.
Gernant voyoit, malgré tous ses efforts,
Un fils trop cher préparer sa ruine.
Tel en ces lieux que Chanteloup domine,
Lorsque la Loire à peine entre ses bords
Peut contenir son onde mugissante,
Le laboureur, qui déjà voit s'ouvrir
De toutes parts cette digue impuissante
Qu'il a pris soin lui-même de bâtir,
Pâle, et tremblant pour ses moissons fleuries,
Jette sa bêche, accourt, et rapprochant
De son rempart les pierres désunies,
Croit enchaîner le terrible élément
Qui tout-à-coup se déborde, s'élance,

Et menaçant le hameau consterné
Dans les guérets poursuit l'infortuné
Dont il ravit toute la subsistance ;
Gernant souffroit, mais l'espoir séducteur
Calmoit sa crainte, et trompoit sa douleur.
Il se flattoit que la douce Sophie,
A son amant faisant chérir ses loix,
Réformeroit sa jeunesse étourdie.
Fille charmante, elle avoit à la fois
L'esprit orné, la grace enchanteresse,
Les doux appas, le feu de la jeunesse,
Le sentiment, la bonté, la raison :
Et pour la peindre avec plus d'avantage,
S'il eſt possible, à quinze ans belle et sage
Elle avoit su toucher le cœur d'Almon.
Apprivoisé, vaincu par tant de charmes,
Près de Sophie il étoit complaisant,
Tendre, soumis : et dans ce goût naissant
Gernant crut voir la fin de ses allarmes.
L'amour n'est pas toujours chez les humains
Accompagné de remords et de crimes,
Et plus d'un sage à des feux légitimes
Doit ses vertus, et ses heureux destins.

» Écoutez moi, dit un jour ce bon pere
» Au jeune Almon, écoutez-moi, mon fils.
» L'expérience, et la raison sévère
» De l'âge mur sont les précieux fruits,
» Et le jeune homme a besoin qu'on l'éclaire.
» Jusqu'à ce jour dédaignant mes avis
» Vous avez cru que le bonheur suprême
» Ne consistoit que dans les vains plaisirs.
» Aveuglément vous suivez vos desirs,
» Et ne voulez obéir qu'à vous-même.
» Le bon esprit, l'aimable vérité
» Ne trouvent point de place en vos paroles.
» Vos actions, criminelles ou folles,
» Troublent mes jours, et ma félicité.
» Je l'avouerai pourtant avec franchise.
» Lorsque j'ai vu les soins respectueux
» Que vous rendez à la Niéce d'Orphise,
» Ce changement, ou ce présage heureux
» A tout-à-coup soulagé ma tristesse.
» Je crois mon fils capable de tout bien
» S'il sait aimer, si d'un tendre lien
» L'espoir occupe, et charme sa jeunesse.
» Sophie enfin voit-elle avec bonté

» Vos sentimens, votre assiduité ?
» Épousez-la : le bonheur de la vie
» Est dans l'amour qu'hymen a consacré.
» Épousez-la : cette union chérie
» Contre l'orgueil, l'erreur, ou la folie,
» Seroit pour vous un remede assuré.
» Oui mon ami : l'homme le moins traitable
» Par une femme honnête, belle, aimable,
» S'il n'est un monstre, est bientôt corrigé.
» Dans ces doux nœuds de bonne heure engagé,
» Comblé de biens, vous verrez, jeune encore,
» Autour de vous vos enfans s'élever.
» Sophie, hélas ! dès sa premiere aurore
» Perdit son pere ; elle n'a pu sauver
» Que les débris d'un modique héritage.
» Mais sa vertu doit suffire à vos vœux.
» C'est une dot qui prospere en ménage,
» C'est le trésor de tous les gens heureux.
» Laissez-moi donc agir auprès d'Orphise.
» Qu'attendez-vous pour me rendre content ?
» Je suis pressé de jouir, mon enfant.
» Déja le tems courbe ma tête grise,
» Voile mes yeux, et refroidit mon sang. «

Le jeune Almon répondit à son pere,
» Si je n'ai pas sur vos sages avis
» Réglé mes mœurs, formé mon caractere,
» Excusez l'âge et les erreurs d'un fils
» Que vous verrez désormais plus soumis,
» Plus occupé du desir de vous plaire.
» J'aime Sophie, elle a touché mon cœur,
» De ses attraits je n'ai su me défendre.
» Puisse l'hymen couronner mon ardeur!
» Puissent les soins que vous voulez bien prendre
» Combler vos vœux, et hâter mon bonheur! «
C'étoit ainsi qu'en un discours perfide
Il déguisoit ses sentiments secrets.
Du bon Gernant agréant les projets
La sage Orphise aisément se décide,
Aux deux enfans laisse la liberté
De se parler, d'être ensemble: Sophie
Par sa conduite avoit bien mérité
De cette Tante honorée et chérie
La confiance, et l'extrême bonté.
Fille crédule, et vertueuse amante,
Elle étoit loin de soupçonner Almon.
Dans un bosquet voisin de la maison,

Pour éviter la chaleur accablante,
Ils vont tous deux, sur la fin d'un beau jour.
Lieu redoutable, où la beauté prudente
Ne vient jamais, conduite par l'amour.
Pour marier leur ombre hospitaliere
Des arbres verds y croisent leurs rameaux.
Un ruisseau mêle aux chansons des oiseaux
Son doux murmure, et de son onde claire
Rafraichissant les gazons et les fleurs,
Semble accuser le destin qui l'oblige
A s'éloigner de ces bords enchanteurs.
Le dieu du jour les chérit, il s'afflige
De n'en pouvoir percer l'obscurité,
De n'y pas être avec la volupté,
Et le zephir caressant, qui voltige
Dans un air pur doucement agité.
» Asseyons-nous, dit Almon à Sophie,
» Et permettez que ma tendre amitié,
» En rappellant le doux nœud qui nous lie,
» Vous donne ici le nom de ma moitié.
» Qu'attendons-nous, en effet de l'usage,
» De nos parents, de leurs conventions,
» De ces décrets, ces superstitions,

» Que le vulgaire appelle mariage ?
» En serez-vous plus aimable à mes yeux,
» Plus belle enfin, et moi plus amoureux ?
» Nos sentiments sont notre loi suprême :
» Et l'on voudroit, après un si longtems,
» D'un mois encor (quel siecle quand on aime !)
» D'un mois entier différer nos serments !
» Eh ! pourriez-vous y consentir vous-même ?
» Non : si j'en crois cette aimable rougeur,
» Cet embarras, ce timide silence,
» Vous éprouvez la même impatience.
» O ! ma Sophie, écoutez votre cœur....
» Dieux ! que d'attraits ! combien ce regard tendre
» A son amant promet de doux transports !
» La volupté, le plaisir va la rendre
» Plus belle encor.... par de cruels efforts
» Contre l'amour cessez de vous défendre.
» Est-ce à l'hymen à ravir ces trésors ? ——
» Laissez ma main, dit Sophie effrayée,
» Et retournons promptement au logis.
» Ma bonne Tante à nous s'est confiée.
» Se pourroit-il ?.... —— un moment : je ne puis,
» Dit le perfide, endurer ce reproche.

» Vous me craignez ! —— non, dit-elle, en tremblant.
» Mais dans ce lieu puis-je être décement,
» Seule avec vous, lorsque la nuit s'approche ?
» Retirons-nous ; trop prompte à m'allarmer
» J'eus tort, sans doute, et vous savez aimer....
» Mon cher Almon, continua Sophie,
En se levant une seconde fois,
» De nos parents il faut suivre les loix.
» Ce jour si beau, cette union chérie
» Tarde, il est vrai : mais attendons un mois,
» Pour être heureux le reste de la vie. «
Par un baiser le téméraire Almon
L'interrompit : de sa coupable audace
Il sollicite, il obtient le pardon.
Sophie accorde encore une autre grace.
Plus outragée, elle prie et ménace,
Elle veut fuir : et lui, sur le gazon,
Malgré ses pleurs, la retient et l'embrasse,
En poursuivant ses horribles desseins.
Mais de ses cris elle perce la nue.
Il s'épouvante : et Sophie éperdue,
A demi-morte, échappe de ses mains.
Du malheureux la fuite est aussi prompte.

Et

Et loin des lieux témoins de sa fureur,
Loin de son pere il va cacher sa honte ;
Tel en nos champs un loup céde à la peur,
Quand sur le soir un berger intrépide,
Armé d'un pieu, saisit l'agneau timide
Que le voleur tenoit entre ses dents.
Honteux il fuit ; sa faim se tourne en rage.
Autour du parc, avide de carnage,
La nuit 'il rode, et ses longs hurlements
Font tressaillir les enfants du Village.

CHANT II.

CHASTE pudeur, parure du bel âge,
Combat d'amour, d'innocence et d'honneur,
De la beauté précieux avantage,
Toi qui jadis, au siécle du bonheur,
Ornois la terre, aimable et tendre fleur,
Dans la saison malheureuse où nous sommes
Renais encor : Puisse la passion
D'un luxe affreux, qui corrompt tous les hommes,
Puissent l'erreur, la dissolution,...
L'or trop puissant ne plus flétrir tes charmes !
L'œil égaré, pâle, fondant en larmes,
Sophie accourt, et plus vîte qu'un daim
Fuyant au bruit de la trompe éclatante
Qui doit bientôt sonner sa triste fin,
Vient se jetter dans les bras de sa tante.
» Qu'as-tu, dit-elle, et quel malheur soudain ?...
» Ma chere enfant, parle : femme imprudente,
» Aurois-je dû ?... Ma fille, entends ma voix,

» Réponds moi donc. « Sophie ainsi pressée
Trois fois s'essaye à répondre, et trois fois
Sa langue reste immobile et glacée.
Plus calme enfin elle exhale en ces mots,
Interrompus vingt fois par ses sanglots,
Son désespoir, et sa douleur profonde ;
» Au fond d'un cloître allons nous renfermer,
» Et pour jamais abandonnons ce monde
» Où la vertu, loin de se faire aimer,
» Craint chaque jour d'infâmes entreprises.
» Mais qui m'expose à cet affront sanglant?
» Dis moi, cruel, pourquoi tu me méprises ;
» Si vous saviez par quel empressement,
» Avec quel art abusant sa victime,
» L'ingrat Almon, par un chemin de fleurs,
» M'a su traîner jusqu'au bord de l'abyme. «
Orphise alors. » Ménage mes douleurs,
» Console-toi, mon aimable Sophie.
» Ton cœur est pur : avec l'ignominie
» Laisse à l'ingrat les pleurs et les regrets.
» Si la sagesse aux graces réunie
» Produit sur lui de semblables effets,
» Bien plus que toi, sans doute, il est à plaindre.

» Amant perfide, et proscrit sans retour,
» Vil séducteur, porte ailleurs l'art de feindre,
» Tes soins, tes biens, et ton funeste amour. «
Depuis ce jour, de Sophie et d'Orphise
Gernant sans cesse essuyant les refus,
Dans sa maison ne les revoyant plus;
En témoigna sa peine et sa surprise
Au jeune Almon, qui se sentant presser,
En l'excusant, fit l'aveu de son crime.
» Au repentir tâchons de le forcer,
» Dit le vieillard. Si de sa propre estime
» Mon fils n'a point appris à se passer,
» Si de la bonne et charmante Sophie
» Pour lui j'obtiens un pardon généreux,
» A l'adorer il doit passer sa vie,
» Et pour lui plaire il sera vertueux. «
L'espoir accroît son zele infatigable.
Il court chez elle, et veut à ses genoux
Humilier sa tête respectable.
» Grace, dit-il, grace : pardonnez-nous.
» Je ne veux point blâmer votre courroux,
» Il est trop juste, et mon fils est coupable.
» Mais regardez son âge, et ma douleur.

» Si vous pouviez oublier son offense,
» Et si j'osois, hardi dans le malheur,
» Parler du nœud qui cher à votre cœur
» Faisoit jadis toute mon espérance,
» N'en doutez point, l'amour et le bonheur
» De vos bontés seroient la récompense.
» Plus insensé mille fois que méchant
» Entre vos mains Almon deviendroit sage,
» Et corriger ce naturel sauvage
» Seroit pour vous l'ouvrage d'un moment.
» Faites au fils la grace toute entiere.
» A vos regards il n'ose point s'offrir.
» Mais agréez la timide priere
» Qu'il vous adresse, et venez embellir,
» Par vos vertus, la demeure du pere. «
L'amour vainqueur, qui pardonne aisément,
Le doux espoir d'un établissement,
L'aveu du crime, ont appaisé Sophie.
» A ces horreurs si l'injuste mépris
» N'a point, dit-elle, engagé votre fils,
» Qu'il me le jure, et mon cœur les oublie. «
Aussi content que l'envoyé d'un Roi
Qui par ses soins, son talent et ses ruses

Chez l'étranger a su donner la loi,
Gernant revient; mais par d'humbles excuses
Le fier Almon craint de s'humilier.
» Eh ! qu'a-t-il fait ? Sophie en sa colere
» L'a-t-elle donc pris pour un écolier « ?
Ce trait perça le cœur du tendre pere.
Il n'étoit pas au terme de ses maux.
La main du tems envenime la plaie.
Pour la guérir s'il n'arrive à propos,
Le médecin lui-même s'en effraie;
Almon devient libertin, scandaleux,
Et s'affranchit du joug des bienséances.
Oisiveté, courses, train fastueux,
Querelles, jeu, perfides connoissances,
Rien ne lui semble injuste, ou dangereux.
Si du hameau l'innocente jeunesse
Danse sous l'orme, au son du tambourin,
Pour séparer l'amant de sa maîtresse
Chassant Lucas, de Lise il prend la main,
Glace d'effroi le cœur des tendres meres,
Trouble la joie, et fait fuir les amours;
Témoin des cris, et des plaintes ameres
Que son audace excite tous les jours,

L'enfant craintif, dans les lieux solitaires,
Pour l'éviter, hâte ses pas tremblants.
Les villageois, qu'il insulte, et qu'il frappe,
Se plaignent tous de ses emportements.
Loin du château dès l'aurore il s'échappe.
Durant le jour, de ses chiens escorté,
Du sanglier, du loup suivant la trace,
Au fond des bois il s'emporte, et la chasse
Ajoute encor à sa férocité;
Las de souffrir, son pere le menace
D'user enfin de son autorité.
L'ingrat répond. » L'ennui seul est la cause
» De mes erreurs, et de vos déplaisirs.
» A mes projets votre rigueur s'oppose.
» C'est trop long-tems enchaîner mes desirs.
» Je pars, mon pere : il faut que je voyage.
» Enfin le bien de ma mere est à moi,
» J'en veux jouir : consentez au partage
» Qui m'est d'avance assuré par la loi. «
« Entre mes mains la somme est toute prête,
Lui répondit l'infortuné Gernant.
» Et si l'hymen, le sort qui vous attend,
» Si ma bonté, si rien ne vous arrête,

» Partez, mon fils : mais de ce grand dessein
» Occupez-vous un ou deux mois encore.
» Rien ne vous presse : alors comme demain
» Il sera tems : et vous irez enfin,
» Depuis ces lieux jusqu'aux bords où l'aurore
» Ouvre au soleil les portes du matin,
» Chercher la paix, l'aisance, la sagesse,
» Un doux lien, l'amour et la raison,
» Tout ce qu'enfin votre folle jeunesse
» N'a jamais su trouver dans ma maison. «
Soins impuissants, inutile tendresse !
Loin d'employer à rasseoir ses esprits
Le tems donné par l'amour paternelle,
L'écervelé va dans tout le pays
De son départ annoncer la nouvelle.
A la raison l'un voudroit l'amener.
L'autre, qui craint sa haine ou sa colere
De ses projets n'ose le détourner,
Nul ne conçoit qu'il puisse abandonner
Aussi gaiement et Sophie, et son pere ;
Dans le château ce n'est plus un mystere.
Au premier bruit sa nourrice en pleurant
Vient le trouver, la prudente Marie,

Qui du ménage a le gouvernement.
Avec Gernant élevée et nourrie,
Elle a vu naître et la mere et l'enfant.
Robuste encor, quoique sexagénaire,
La main du tems, qui flétrit sa beauté,
Lui conserva la fraîcheur, la gaieté,
Un esprit droit, un heureux caractere.
Dans la maison faisant aimer ses loix,
Et redouter la rigueur de son zele,
Femme sans prix, elle est tout à la fois
Maître attentif, et serviteur fidelle;
L'amour qu'elle a pour le fils de Gernant,
Si dans ses flancs il eût reçu la vie
Ne seroit point plus tendre et plus constant:
» Qu'ai-je entendu, dit-elle, mon enfant?
» De nous quitter, quoi, vous avez l'envie!
» On dit fort bien, qui n'a point de souci
» En va chercher: mais ailleurs il abonde.
» Où voulez-vous courir? Est-il au monde,
» Est-il un lieu plus beau que celui-ci?
» Ces champs féconds, ces riants pâturages
» Dont chaque année augmente la valeur,
» Un beau château, dont vous serez Seigneur,

» Ces bois touffus, la mer, et ses rivages,
» Où trouve-t-on tant de biens réunis ?
» Il en est tems, réflechissez, mon fils,
» Sur le danger de ces courses lointaines.
» Pour éviter le remord et les peines
» Restez chez vous : redoutez le mépris
» Qui suit de près la fortune éclipsée,
» (Car vous allez dissiper tout l'argent
» Que vous osez demander à Gernant.)
» Mais nous quitter ! vous êtes bien méchant
» D'en avoir eu seulement la pensée. «
Autour d'Almon ayant passé ses bras,
Contre son sein la bonne encor le presse.
Mais opposant la force à la tendresse
Il se dégage, il fuit, et de ce pas
Vient demander un partage à son pere
Qui lui parlant encore avec douceur
Lui dit; » mon fils, le bien de votre mere,
» Son plus grand bien, fut la vertu, l'honneur.
» C'est l'héritage où vous devez prétendre,
» Laissant le reste à mes soins, à ma foi ;
» Douce moitié, cœur fidelle, ame tendre !
» Voila ses traits, c'est elle que je voi.

» Quand vous parlez, Almon, je crois l'entendre.
» Faut-il deux fois.... vous ne répondez pas!
» Dieux! quels malheurs ce silence présage!
» Eh! bien, partez : voici votre héritage,
» Cent mille francs en billets, en contrats.
» Partez, ingrat, hâtez votre voyage.
» Je ne veux point vous parler des dangers
» Où votre ardente et crédule jeunesse
» Va s'exposer sur des bords étrangers.
» Vous connoîtrez les besoins, la détresse,
» Quand vous aurez dissipé ce trésor.
» Il est trop juste : un fils qui me délaisse
» Doit-il compter sur les faveurs du sort? «
Gernant s'échappe : aucun serviteur n'ose
Aider Almon, ni faire les apprêts
De ce voyage, objet de ses regrets.
Plus assuré, lui-même il s'y dispose.
Mais c'en est fait : il a franchi le seuil
Qui devoit être un terme à sa folie.
Dans la maison ce fut un jour de deuil.
Le laboureur même, aux champs, dans la prairie
Interrompu, laissa les bœufs pésants
Tranquillement ruminer dans l'étable,

Et les chevaux ne virent point leurs flancs
Ensanglantés par le fouet implacable.
Dans les jardins fermés, dans le verger
Les fruits pendants aux arbres demeurerent,
Et les brebis vainément désirerent
L'herbe des prés, l'aurore, et le berger;
Le bon vieillard, occupé de sa perte,
Ne parut point. Des vapeurs de la nuit
Sitôt qu'il vit la campagne couverte
Il s'en alla tristement, et s'assit
Sur une roche élevée et mousseuse,
Près du chemin que son fils en partant
Suivit dabord, sans relâche excitant
De ses coursiers l'ardeur impétueuse.
Il y pleura longtems, amérement.
Et lorsqu'enfin du superbe Orient
La fraîche aurore entr'ouvrant la barriere
D'or et d'azur peignit les monts voisins,
Il adressa sa fervente priere
A l'Être saint qui verse la lumiere
Sur l'Univers, ouvrage de ses mains.
» Grand Dieu, dit-il, veillez sur la jeunesse
» Du fugitif, oubliez ses erreurs,

» Et de son pere accablé de douleurs
» Daignez au moins soutenir la foiblesse.
» Un fils unique, objet de ma tendresse,
» Lorsque mes yeux, au deuil accoutumés,
» Pleurent encor la perte de sa mere,
» Rit des projets pour son bonheur formés,
» Et me délaisse en ma saison derniere !
» Pour son retour exauce tous mes vœux,
» Dieu bienfaisant ! fais qu'il aime ces lieux,
» Ces lieux charmants, témoins de sa naissance,
» Et des regrets d'un pere malheureux
» Qui n'a jamais imploré ta vengeance ! «
Puis appellant son épouse et son fils
Il sanglotoit : l'écho du voisinage
Cent et cent fois redit ces noms chéris.
Pour l'écouter le zéphir moins volage
S'est arrêté : touché de son chagrin,
Le rossignol a, sous le verd feuillage,
Interrompu sa chanson du matin ;
Mais le soleil, dissipant la rosée,
Sur les objets, marqués d'un trait plus vif,
Lançoit ses feux, et le liévre craintif,
Triste famille, aux champs trop exposée,

S'alloit cacher sous les buissons épais.
Germant revient : sur son visage auguste
Il rétablit la dignité, la paix,
Ne permet plus à sa douleur trop juste
De le troubler, ni de paroître aux yeux ;
L'ordre renaît : ses nombreux domestiques
Sont à leur poste, et lui-même avec eux
Reprend le cours de ses travaux rustiques.

CHANT III.

L'HOMME superbe, aux jours de son printems,
Réunissant la vigueur et la grace,
Brille dabord, puis se flétrit, et passe
En un matin, comme la fleur des champs.
Si de l'abîme entrouvert sur sa route
Il détournoit et ses pas et ses yeux,
Dans l'âge mur il seroit vertueux
Sans nul effort, sans combats : il en coûte
Pour s'égarer plus que pour être heureux.
Mille dangers t'environnent sans doute,
Aimable enfant, mais pour y résister
Rentre en toi-même, et songe à profiter
De tous les dons que te fit la nature.
Eh ! n'as-tu pas la sensibilité,
L'esprit, la force, et surtout la beauté,
Dont la puissance est toujours la plus sûre ?
Que de trésors, grands Dieux ! pour en jouir
Attendras-tu l'impuissante vieillesse ?
Ou, transporté des fureurs du plaisir,

As-tu compté sur une autre jeunesse ?
Ne sais-tu point que tout dans l'univers,
Excepté nous, change, et se renouvelle ?
Le doux printems remplace les hyvers,
Cérès le suit, Bacchus voit après elle
Les premiers froids de la triste saison.
L'astre du jour a fourni sa carriere :
Non moins brillant, demain sur l'horizon
Il répandra des torrents de lumiere.
L'herbe des champs reverdit : dans les bois
L'ormeau flétri recouvre son feuillage.
Nous seuls, nous seuls ne tombons qu'une fois.
La mort détruit le fragile assemblage
Des éléments dont nos corps sont formés.
Mais la raison, la sagesse éternelle
Survit encore aux sens inanimés.
A sa beauté touchante et naturelle,
A sa lumiere Almon a résisté.
Comme un réduit odieux, empesté,
Il va fuyant la maison paternelle.
De quel côté portera-t-il ses pas ?
Quel est le but de sa course ? Il l'ignore :
Les bords du Tibre, où les tristes climats

Du nord glacé, le couchant, ou l'aurore,
Pour lui tous lieux, tous objets sont égaux.
Traversant donc le pays où la Loire
Rend à la mer le tribut de ses eaux,
Le froid marais où Richelieu sans gloire
Du despotisme essayoit les effets ;
Et les remparts, les fameuses murailles
Où par le fer expliquant les décrets
De la loi sainte, au nom d'un Dieu de paix,
De ses enfants, de ses propres sujets
Le fils d'Henri pressoit les funérailles,
Il vit enfin ces fleuves orgueilleux
Qui réunis sous le nom de Gironde,
Quand l'océan foule et grossit leur onde
A la cité qui domine sur eux
S'en vont porter les biens du nouveau monde,
Et ses fruits teints du sang des malheureux ;
De-là passant les plaines fortunées
Où le travail et l'art audacieux
Ont rapproché les deux mers étonnées,
Où fume encor la cendre de Calas,
Il descendit du haut des pyrenées
Au bord de l'Ebre, entra dans les états

Dont le roi Charles, indigné d'un partage
Fait en son nom, dépouilla les Césars,
Et qui pourtant, malgré cet avantage,
N'auroient jamais, sans Vendôme et Villars,
De nos Bourbons aggrandi l'héritage. (*)
Il voit Madrid, Tolede, et les côteaux
Si renommés de l'ancienne Bétique.
Cadiz l'arrête, et l'invite au repos,
Cadiz qui voit des rives du Mexique
Arriver l'or, source de tous les maux;
Mais bientôt las de ce séjour tranquille
L'ardent Almon trouve un vaisseau marchand
Prêt à voguer vers Naples et la Sicile.
Il se propose, il part: et cotoyant

(*) Vendôme valut une armée à Philippe V. Il poursuivit les ennemis, ramena le Roi à Madrid, passa le Tage, fit l'Anglois Stanhope prisonnier, et gagna le lendemain, sur le Général Staremberg, la fameuse bataille de Villa-Viciosa, qui affermit la Couronne d'Espagne sur la tête du petit-fils de Louis XIV. La victoire de Dénain, et les autres succès de Villars en Flandre, furent encore très-utiles au Roi d'Espagne, en donnant la paix à l'Europe, par le Traité d'Utrecht.

De Gibraltar la roche calcinée,
Lieux où jadis la digue se rompît,
Plaine liquide, aux vents abandonnée,
Qui de moissons peut-être étoit ornée (*)
Quand l'Océan, échappé de son lit,
Entre l'Affrique et l'Europe étendit
Le lac nommé la Méditerranée,
Par un bon vent loin d'Alger emporté,
Laissant au nord et l'isle Baleare,
Et la Sardaigne, et le Corse indompté,
En voyant croître, et briller comme un phare
Du vieil Etna le sommet redouté,
Il triomphoit, quand un sombre nuage,
Cachant le jour, et noircissant les flots,
Vint tout-à-coup ébranler son courage,
Et réveiller l'ardeur des matelots.

(*) C'est l'opinion de M. de Buffon, et de plusieurs autres savants naturalistes, que la Méditerranée est un écoulement de l'Océan, qui vers Cadix a rompu ses barrieres. Cela est assez prouvé par l'examen des Côtes respectives, et des couches de terre qui les composent. Diodore de Sicile parle de ce grand événement.

L'air retentit d'un bruit sourd, qui s'augmente;
Et la tempête, avançant à grands pas,
Mene avec soi le trouble, l'épouvante,
Le désespoir, et l'horreur du trépas.
Les vents de l'est, et du nord, le tonnere,
L'onde en fureur, s'élevant jusqu'aux cieux,
Ouvrant l'abyme, et le sein de la terre,
La nuit, qui rend le péril plus affreux,
Au foible esquif ont déclaré la guerre.
Il ne peut fuir : sa voile est en lambeaux,
Son mât chancele, et ses flancs qui gémissent,
Malgré la pompe, et ses ardents travaux,
De toutes parts se fendent, se remplissent;
Almon tremblant, Almon à deux genoux,
Se croyant près de son heure derniere,
Pour appaiser le céleste courroux
Ose en pleurant s'adresser à son pere.
» Heureux, dit-il, ô! quatre fois heureux
» Celui qui peut vous voir et vous entendre,
» A la vertu se former sous vos yeux,
» Guide assuré, bon ami, pere tendre!
» Ah! si j'échappe aux horreurs de la mort,
» J'en fais le vœu, j'irai dans votre azyle,

„ (Si vous daignez m'y recevoir encor)
„ Loin des dangers vivre heureux et tranquille.
„ O désespoir, ô regrets superflus !
„ Pour réparer ma coupable folie
„ Il est trop tard : je ne vous verrai plus.
„ Je vais périr au matin de la vie :
„ Et déchiré contre d'affreux rochers,
„ Jouet des flots, privé de sépulture,
„ Mon corps, jetté sur ces bords étrangers,
„ Aux animaux servira de pâture. «
Trois fois la nuit avoit d'un voile noir
Enveloppé la mer et son rivage.
Trois fois l'aurore avoit à l'équipage
Rendu le jour, sans qu'un rayon d'espoir
Eût dissipé la crainte du naufrage.
Au gré des vents le vaisseau fracassé
Erra longtems, et fut enfin poussé
De Lipari sous les tours de Messine,
Tours autrefois, et superbes palais
Qui ne sont plus que cendre, et que ruine.
Almon, fidele à ses premiers projets,
Des compagnons de son triste voyage
A secondé les efforts courageux.

De la tempête on répare l'outrage,
On est en mer: Parthenope à leurs yeux
Offre déjà son fortuné rivage.
Almon oublie en arrivant au port
Son repentir, sa faute, et sa promesse.
Il est à Naple, et rien ne l'intéresse.
Ces lieux si beaux, rare et sublime effort
De la nature, où les vainqueurs du monde,
Oubliant Rome, et leurs propres foyers,
Se délassoient de leurs travaux guerriers
En maitrisant encor la terre et l'onde.
Ce mont brûlant, qui domine les mers,
Un port fameux, Pouzolles et Capoue
Dont le terroir ne craint point les hyvers,
Et le laurier du cygne de Mantoue,
Qui toujours verd ombrage son tombeau,
Almon voit tout avec indifférence;
D'Herculanum, de ce monde nouveau,
Il ne sait point vanter la renaissance;
Restes sacrés, précieux monuments
Des plus beaux jours de la nature humaine!
L'ami des arts lentement se promene
Dans vos parvis, sous vos porches tremblants.

Il y croit voir les ombres d'Alcamene,
De Phidias, de Zeuxis, de Myrron;
Il croit entendre Apollodore, Appelle,
Pharrasius, Lysippe, Praxitelle,
Scopas, Tymante, Euphranor, et Glycon;
Ses yeux charmés ne quittent point Thésée,
Le minotaure à ses pieds renversé,
Le jeune Achille à la course exercé,
La nymphe au bois, Ariane abusée, (*)
Tant de trésors, regrettés tant de fois,
Et qui longtems cachés dans la poussiere
Sont aujourd'hui rendus à la lumiere
Pour embellir la demeure des rois;
Almon, quittant Naple et la Campanie,
Se rend à Rome, où loin des monuments
Vainqueurs de l'âge et de la barbarie,
Le jeu, le luxe, et la galanterie
Fixent ses goûts, et remplissent son tems.

(*) Parmi les Peintures antiques trouvées à Herculanum, les morceaux que l'on cite ici se font particuliérement admirer.

Heureux cent fois qui pourroit à sa place,
Tout occupé d'Emile, de Caton,
Des deux Brutus, des Scipions, d'Horace,
De Marcellus, Virgile, et Ciceron,
Dire, en ce lieu les amis de Mécene
Lisoient leurs vers : ici fut le Sénat,
Où triomphoit l'éloquence romaine,
Ou de grands Rois ont paru sans éclat.
Au Capitole allons voir les trophées,
Le champ de Mars, mille fois teint de sang,
Et le côteau qui répéta souvent
Le nom vainqueur des Césars, des Pompées.
Voici l'autel de Junon, de la paix,
Et c'est ici qu'un peuple heureux et libre
Sacrifioit aux Dieux qu'il s'étoit faits.
Quels changements! La Croix au bord du Tybre!
Un temple vaste, et digne du vrai Dieu,
Jusques aux Cieux éleve sa coupole.
Un vieux Pontife est roi de ce saint lieu,
Et par la foi, le zele, et la parole,
Fait respecter de l'un à l'autre pole
Son nom, ses loix, et le culte sacré.
Que tes destins, ô! Rome, sont bisarres!

Combien de fois ton sein fut déchiré,
Depuis Sylla jusqu'au tems des barbares,
Depuis Othon jusques à Léon dix!
Par les débris de ta grandeur passée
Le monde encor voit sa gloire éclipsée.
Laissant pour toi ses Pénates chéris
Le Moscovite arrive avec l'Ibere,
Et le Français, qui ne vante plus tant
Les monuments qu'à Paris l'on révere.
Le Scandinave a passé l'Occéan.
Et le Germain, studieux antiquaire,
Avec l'Anglais se trouve au Vatican.
Mais dans ces murs Almon déja s'ennuye.
Le plus puissant des Arts, et le plus doux,
(Dont les progrès sont si lents parmi nous)
L'expression, et la grace infinie
Des chants heureux que produit l'Italie,
Rien ne le touche. A Venise attiré
Dans la saison au plaisir consacré,
Pour cette fête, ardement désirée,
Pour son départ tout étoit préparé,
Lorsque sortant de ce Temple ignoré
Où Torquato, couché dans la poussiere,

Malgré le sort, les grands, et les jaloux,
Trouva la fin de sa longue misere (*),
Un homme un jour, d'un air tranquille et doux,
D'un maintien noble, à ses yeux se présente,
Le reconnoît, et lui tendant les bras,
Pour l'embrasser précipite ses pas.
Cette figure aimable, intéressante,
Le déconcerte : Il ne se trompoit pas,
C'étoit Dorval, un ami de son pere,
Un philosophe, admirateur des arts,
Ne cherchant qu'eux au pays des Césars.
» C'est vous, dit-il ! je ne m'attendois guère
» A voir ici le fils du bon Gernant.
» Mais loin des lieux que ce vieillard habite
» Où courez-vous ? parlez-moi franchement.
» De ce voyage, ou bien de cette fuite,
» Quel est l'objet, la cause ! « —— Almon, blessé
Par ce discours, répond qu'il a passé,
Depuis longtems, l'âge des réprimandes ;

(*) C'est à Rome, dans la modeste Eglise de Saint-Onuphre, & sous un marbre plus modeste encore, que repose la cendre du Tasse.

Qu'au reste il veut s'instruire, et se former.
» S'il est ainsi, mes frayeurs sont moins grandes,
» Je vous en crois, lui dit, pour le calmer,
» Cet homme sage. Au moins de vos dépenses,
» De votre tems profitez bien, mon fils.
» Les Arts, plus doux, plus grands que les Sciences,
» Vont vous montrer des trésors infinis.
» Il faut du sens, du goût, des connoissances,
» Pour les aimer, pour juger leur valeur.
» Quand vous aurez de *Niobé* la vaine,
» De l'*Appollon*, du *Torse*, du *Sauveur* (*)
» Sur le Thabor revêtu de splendeur,
» Du *Laocon*, de l'école *d'Athène*,
» Du *jeune Faune*, et du *Gladiateur*,
» Revu cent fois la beauté plus qu'humaine;
» Quand Michel-Ange, et le Dominiquin,
» Le Titien, le Correge, Poussin,
» Et les Carache auront fait dans votre ame
» Passer le feu de leur pinceau divin,
» Partez : Bologne incessamment reclame

(*) Le tableau de la Transfiguration, de Raphaël.

» De vos transports l'hommage mérité (*).
» Mais le berceau des beaux Arts, c'est Florence.
» Bords de l'Arno, climat trop peu vanté,
» Que de respects et de reconnoissance
» Vous doit l'ami des sublimes talents !
» Au sein des maux, après treize cent ans
» D'invasions, d'horreurs, de barbarie,
» Le feu sacré de l'antique Ionie
» Se ranima dans vos murs florissants,
» Des Médicis vénérable patrie !
» Honneur cent fois, honneur à vos succès,
» Heureux vainqueurs des Goths et des Vandales !
» En ramenant les jours des Periclès
» Jamais vos mains, doctes et libérales,
» N'ont repandu le sang de vos sujets.
» Cosme, Laurent, Pierre, votre génie
» Donna les arts à l'univers entier.
» Au haut des Cieux l'immortelle Uranie
» Doit avec vous partager son laurier !
» Vous verrez donc, et Florence la belle,

(*) On sait de combien de chef-d'œuvres les Caraches, et leurs Disciples, ont orné Bologne, et ses environs.

„ Et les Toscans, au langage épuré,
„ Quand vous aurez à loisir admiré
„ Ces lieux si beaux, Rome ancienne et nouvelle.
„ Comme un ami, comme un guide fidelle,
„ Si vous voulez, moi, je vous conduirai.
„ De ces beautés venez nourrir votre ame,
„ Vous en serez et meilleur, et plus grand.
„ L'esprit s'étend, s'échauffe à cette flamme,
„ L'ami des arts ne peut être un méchant. «
Almon promet, et s'enfuit à Venise
Le même jour, sans honte, et sans remords.
Des Appennins il a, sortant de Pise,
Franchi la cime; et cotoyant les bords
Peu fréquentés du golfe Adriatique,
Son œil surpris découvre au sein des eaux
Cette Cité, peuplée et magnifique,
Où l'habitant traverse des canaux
S'il veut aller à la place publique,
Chez ses amis, au théâtre, au Sénat;
Où par des jeux, et par un vain éclat,
Le peuple esclave aisément se console
De n'avoir pas les véritables biens,
Et sous le masque, au fond de la gondole

Croit égaler les fiers Patriciens ;
Almon aborde : il voit la tour superbe
Où le Conseil place son étendart ,
Ces beaux palais , ce temple de saint Marc,
Qui devoient être ensevelis sous l'herbe
Lorsque Jaffier s'unit à Bédémar.
Mais au signal donné par la folie
Les Citoyens ont confondu leurs rangs.
Jeu , courses , bal , opéra , comédie ,
Banquets , intrigue , et rendez-vous galants
Que la beauté , sous le masque enhardie ,
Sait accorder , malgré la jalousie ,
Tous les plaisirs s'offrent en même tems.
Une Syrene , au théâtre inspirée
Par Piccini , séduit le cœur d'Almon.
Elle est si belle , et tant de passion
Regne en ses chants lorsqu'elle est éplorée ,
Lorsqu'elle peint la trop foible Didon
A son amour , à ses fureurs livrée !
Si le plus sage a peine à résister ,
Un imprudent pourra-t-il éviter
Les traits vainqueurs de cette enchanteresse ?
Non : le voila prodiguant sa tendresse ,

Son tems, son or ; mais bientôt il verra
Qu'un cœur se donne, et jamais ne s'achette !
C'est vainement qu'au bal, à l'opéra
Il suit l'ingrate : un riche Anglais la guette.
A ses faveurs il met un plus haut prix,
Il s'en empare : outré de ce mépris,
Almon accourt pour en tirer vengeance.
Un mot suffit. Déjà les deux rivaux,
Le fer en main, ont montré leur vaillance.
L'Anglois plus ferme, et l'autre plus dispos,
En se poussant de vives estocades
Ne trouvent point de passages ouverts.
A ses efforts Almon joint les bravades,
Et par des bonds et des assauts divers
Cherche à surprendre un ennemi superbe
Dont le sangfroid irrite son courroux.
Tels deux taureaux amoureux et jaloux,
Quand la génisse en reposant sur l'herbe
Voit leurs combats, s'observent quelque tems,
Puis enfonçant leurs cornes menaçantes,
Dans leur fureur se déchirent les flancs.
Almon, laissant des ruses impuissantes,
Comme un lion s'élance sur l'Anglois,

Qui, plus adroit, se courbe, se dégage,
Et prolongeant pour de plus grands effets
Son fer, que guide une main ferme et sage,
Perce le bras de ce rude assaillant.
Mais à ce coup sa prudence est trompée.
Il se découvre : Almon saisit l'instant,
Et dans les flancs lui plonge son épée.
Il tombe alors, et nage dans son sang.
Le peuple accourt : un Magistrat sévere,
Des saintes loix attestant la rigueur,
Fait sur le champ poursuivre le vainqueur
Qui doit subir une peine exemplaire.
Il faut partir, quoique le fier Breton
Avec son sang n'ait point perdu la vie.
Déjà la nuit de son ombre épaissie
Favorisoit la retraite d'Almon.
Le gondolier, que l'intérêt engage,
Avec ses gens, ses effets précieux
Dans un esquif le cache à tous les yeux,
Et doucement l'éloigne du rivage.
De son malheur, de sa fuite irrité,
Il regrettoit l'inconstante beauté
Qui fut l'objet de ce combat funeste.

Foible

Foible et crédule il comptoit sur sa foi.
Et débarquant sur le port de Trieste,
„ L'amour encore avec l'espoir me reste.
„ Je reviendrai, dit-il, elle est à moi. «

CHANT IV.

CELUI qui livre à des femmes perdues
Ses sens brûlés d'une impudique ardeur,
Deshonoré pour ses mœurs corrompues,
Loin de l'amour, et loin du vrai bonheur,
Voit, jeune encore, arriver la vieillesse.
Grossier, oisif, indigent; hébété,
Chacun le craint, le blâme, et le délaisse.
Son cœur est dur, son visage effronté,
Et sa présence allarme la sagesse.
De votre sexe opprobre malheureux,
Perte du nôtre, ô! vous qui de scandales
Et d'infamie osez vivre à nos yeux,
Hors de nos murs fuyez, beautés vénales!
Et puisse un jour le Crésus débauché
Qui vous tira du sein de la poussiere,
Pleurant son or follement épanché
Entre vos mains, connoître la misere,
Et ne trouver que des cœurs sans pitié!
Puisse-t-il vivre errant, humilié,

En vieillissant conserver dans son ame
Ses goûts impurs, et d'une honnête femme
N'avoir jamais l'estime et l'amitié!
De ces liens, où le crime et l'adresse
Avoient sans peine attiré sa jeunesse,
Almon encor n'est point désabusé:
Soudain il part, conduit par la folie,
Et voit bientôt, loin de la Dalmatie,
Le beau pays du Danube arrosé,
La belliqueuse et fertile patrie
De Ragotzki, le Brutus des Hongrois,
Qui n'auroit point, pour soutenir leurs droits,
Tant exposé sa fortune et sa vie,
Si né plus tard, d'une Reine chérie
Il eût connu les vertus et les loix; (*)

(*) Marie-Thérese a soumis les Hongrois par l'amour et par l'estime. Avant elle, le Prince Ragotzki, un des grands personnages de ce siécle, avoit combattu, contre l'Empereur, pour la liberté de sa patrie. Ayant eu des succès, en 1703, il fut déclaré protecteur de Hongrie, et Prince de Transylvanie, en attendant l'élection d'un nouveau Roi. Les affaires ayant changé de

Sur ces remparts que sauva ton courage,
Sobieski, (quand Léopold fuyant
Abandonnoit son trône au Musulman)
Almon s'arrête, et d'un monarque sage
Voit célébrer les talents, la bonté.
A ce grand nom, en tous lieux répété,
Il entendra sur les bords de la Seine
Les bons François, d'une commune voix,
Joindre le nom de leur auguste Reine,
Digne moitié du plus juste des Rois.
Almon, quittant le chef-lieu de l'Empire,
Passe le Rhin, le Rhin qui si souvent
A vu son onde et ses bords teints de sang.
En peu de jours il arrive, il admire
La trop fameuse et trop vaste cité
Où le plaisir regne avec l'injustice,
Et la misere avec la vanité,

---

face, il vint en France, & passa à Constantinople; où il a toujours vécu depuis, aimé, estimé de la Cour Ottomane, & de tous ceux qui connoissoient ses grandes qualités. Il mourut en 1735 à Rodosto, sur les bords de la mer de Marmara.

Où la grandeur s'unit à l'avarice,
La joie aux pleurs, l'air franc à l'artifice,
Et le savoir à l'inhumanité;
Graces au jeu, qui paya ses dépenses,
Ce qu'il reçut au jour de son départ
Il le possede encor: Ses connoissances
Se font sans choix, il se livre au hazard.
Des libertins, des femmes de théâtre,
Un équipage, un grand nom supposé,
Le vain éclat dont il est idolâtre,
Plus d'un fripon, en joueur déguisé,
En peu de tems avancent sa ruine.
Et pour surcroît, pour comble de malheur,
Des beaux esprits, par leur fausse doctrine,
Viennent séduire, et corrompre son cœur.
Mais cependant que faisoit le bon pere
Qu'il a quitté sans regrets? Il pleuroit,
Par des travaux cruels se punissoit
D'avoir été trop ferme et trop sévere.
Certain vieillard, son voisin depuis peu,
Ne sachant point encor ce qui l'afflige,
Lui dit un jour » permettez un aveu
„ Que l'amitié, que le devoir exige,

„ Votre fortune est grande, ce dit-on.
„ Ainsi que moi vous avez passé l'âge
„ Des longs projets, et de l'ambition.
„ Et cependant du plus pénible ouvrage
„ Soir et matin je vous vois occupé.
„ Laissez tomber cette bêche pésante.
„ Craignez enfin, de sueur tout trempé,
„ Craignez du jour la chaleur accablante:
„ Mais, mon voisin, ou je suis bien trompé,
„ Ou vous cherchez à vous punir vous même;
„ Pour vous ces soins ne sont pas des plaisirs.
„ De vos chagrins, ou de vos repentirs,
„ Instruisez-moi: croyez que je vous aime,
„ Et, s'il se peut, que je vous servirai. ——
„ Ah! dit Gernant, si vous pouviez connoître
„ L'affreux remords dont je suis déchiré!
„ J'avois un fils, (je n'en ai plus peut être.)
„ Ardent, léger, mais bon et généreux,
„ Par le plaisir, et les passions folles,
„ Il se laissoit entraîner sous mes yeux.
„ Toujours sévère, et rude en mes paroles,
„ Comme l'on est pour les pauvres enfans,
„ Je lui disois, à la moindre incartade,

„ (Loin de calmer par des conseils prudents
„ Sa pétulance, et son esprit malade)
„ Si vous croyez vivre dans ma maison
„ Sans réformer ces mœurs, ce caractère,
„ Vous vous trompez, vous vous trompez, Almon,
„ Et, je le vois, ne me connoissez guère.
„ Pour rappeller ce tendre amour de pere,
„ Que vous avez tant de fois rebuté,
„ Changez, mon fils, de ton et de conduite.
„ Fuyez surtout, fuyez l'oisiveté;
„ Avec chaleur je lui parlois ensuite
„ De mes travaux au printems de mes jours,
„ Du soin que j'eus d'éviter les dépenses.
„ Mais à la fin lassé de mes discours,
„ Importuné de tant de remontrances,
„ Il est parti : trois ans sont écoulés
„ Depuis le jour qu'il a quitté son pere.
„ Cruels adieux, trop souvent rappellés !
„ Que n'ai-je, hélas ! plus doux, et moins sévère,
„ Pour l'arrêter employé la priere ?
„ Il seroit là, je le verrois : Mon fils
„ N'est point un monstre, il fût resté, sans doute.
„ Dans quel état est-il, dans quel pays ?

„ Vous qui savez, grand Dieu, ce qu'il m'en coûte,
„ Rendez-le moi. Reviens, mon cher enfant,
„ Ne crains de moi reproche ni vengeance.
„ Le plus grand mal, le seul, c'est ton absence.
„ Que je t'embrasse, et mon cœur est content.
„ Oui, mon voisin, je le venge à présent.
„ C'est ma rigueur, ma faute que j'expie.
„ Je veux enfin, jusques à son retour,
„ Pour lui prouver mes regrets, mon amour,
„ Je veux souffrir, et tourmenter ma vie. «
Gernant s'éloigne, et reprend son travail.
Le Ciel enfin, touché de sa misère,
Pour ramener la brebis au bercail
Fit un effort : A l'Ange tutélaire
Qui protégeoit les jours de l'insensé
Il fut enjoint de l'avertir en songe:
Et des malheurs où le crime nous plonge
L'affreux tableau devant lui fut tracé;
Pendant l'horreur d'une nuit accablante,
A son esprit, des sens débarrassé,
S'offrit d'abord une femme souffrante.
Ses beaux cheveux flottoient au gré du vent.
D'une voix foible, à l'Être tout puissant

Elle adressoit sa priere touchante.
Sur ses genoux parut un bel enfant.
Avec transport, avec un doux sourire
L'aimable mere appelle, embrasse, admire
Le tendre fruit de sa pudique ardeur,
Et sur son front, brillant comme l'aurore,
Ensemble on voit la joie et la douleur.
Le nouveau né, tremblant comme une fleur,
Sur des gazons se traînoit, foible encore.
Mais un vieillard, ayant saisi sa main,
Guida ses pas, entrouvrit sa paupiere.
Il grandissoit : compatissant, humain,
Et ne voulant qu'aimer, carresser, plaire,
Il fut conduit dans un riant vallon
Où se trouvoient les vertus et les vices.
Près du vieillard les vertus spectatrices
Se montrant peu, douces, baissant le front,
Marchoient ensemble, et gardoient le silence.
Avec des cris, des ris immodérés,
L'autre cohorte impudement s'avance.
En détournant ses yeux mal assurés
L'adolescent cheminoit sans rien dire,
Quand l'intérêt s'offrant pour le conduire,

Il le suivit : Ce maître séducteur
Menoit l'envie, au sourire perfide,
Le vil mensonge, et le souci rongeur.
Le tems alors cessa d'être son guide.
A ses côtés il marchoit, lui montrant
L'extrêmité de l'étroite vallée :
Quelle leçon ! quel spectacle ! au penchant
D'une montagne aride et désolée,
Que le soleil ne regarda jamais,
Sous un ciel triste, au pied d'un vieux cyprès,
Branlant sa faulx, la mort impitoyable
Etoit debout sur un autel de fer.
Yvre de sang, la guerre, au regard fier,
Et la famine, et la fiévre indomptable,
En appuyant la bêche infatigable
Creusoient l'abyme où l'homme descendu
Malgré les pleurs de sa fidelle amie,
Malgré ses biens, son rang, ou son génie,
Ne songe point à ce qu'il a perdu.
A la lueur de deux torches funèbres
On découvroit un cadran renversé
Sur un cercueil où d'humides vertèbres,
Des os blanchis, un crâne fracassé,

Servoient d'azyle à l'oiseau des ténèbres ;
De ces objets le jeune homme frappé
Parut dabord plus tranquille et plus sage.
Mais un enfant, de noirceurs occupé,
Par un souris, par un tendre langage,
Toucha son cœur, amollit son courage.
Le malheureux, qui le prend dans ses bras,
Atteint bientôt d'un trouble involontaire,
Conte aux rochers, qui ne l'entendent pas,
Et ses plaisirs, et sa douleur amère.
Tristes erreurs, égarement honteux !
Rire ou pleurer, se plaindre de l'absence
Ou des rigueurs d'un objet dangereux,
Du fol amour abjurer la puissance,
Vanter les traits, invoquer la clémence,
C'étoit l'emploi de ses jours orageux.
Las d'obéir, et d'attendre, il soupire
Pour le plaisir, il croit s'en approcher,
Et la débauche en ses piéges l'attire,
Sans avoir pris le soin de les cacher ;
Blazé, perdu de vices et de crimes,
Il regrettoit sa beauté, sa vigueur ;
L'hymen, suivi des plaisirs légitimes,

S'offrit envain pour faire son bonheur.
Ce fut envain que l'aimable sagesse
Sur son passage ouvrit un livre d'or,
Il n'y lut point : rien n'arrêtoit l'essor
De son ardente et coupable jeunesse.
Mais la douleur, cruelle et vengeresse,
Suivoit ses pas, déjà l'avertissant
Des maux affreux que le désordre amene.
Ses yeux éteints ne supportoient qu'à peine
Des feux du jour l'éclat éblouissant.
Comme un vieillard il avoit l'air souffrant,
La voix cassée, et la marche incertaine.
Les vains plaisirs ne l'étourdissoient plus.
La pauvreté, compagne de la honte,
Le dépouilloit avec ses doigts crochus,
Et vers la mort sa course étoit plus prompte,
Quand le remords, qu'il n'avoit point connu,
Vint le saisir : un effroyable ulcère
Rongeoit le sein du monstre demi-nu.
Toujours portant ses regards en arrière,
Quand sur sa route il les fixe un instant
Une vipere, au talon le mordant,
Bientôt l'oblige à retourner la tête.

Ses bras sanglants soutiennent un miroir.
Dès qu'il se voit, le coupable s'arrête,
Et s'abandonne à l'affreux désespoir.
La piété, douce et compatissante,
Saisit sa main, et lui montre les cieux.
Il les regarde; et saisi d'épouvante,
En gémissant il referme les yeux.
Mais une voix sévère, et plus qu'humaine,
Déjà l'appelle; un pouvoir inconnu
Vers le tombeau rapidement l'entraîne.
Au dernier terme à la fin parvenu,
Des sombres bords il voit la souveraine
Qui loin de lui chasse avec le vieillard
L'essaim des maux, le remords, et les crimes.
„ Attends, dit-il, attends un peu plus tard,
„ O! mort terrible! assez d'autres victimes
„ Viendront sans moi périr sur tes autels.
„ D'un seul au moins entre tous les mortels
„ Entends les vœux: Si ta pitié m'exauce,
„ Au sein des maux tu me verras content « ....
Comme il parloit, du fer étincelant
La mort le frappe, et l'abbat dans la fosse;
Almon s'éveille, et l'horreur le poursuit.

Mais revenant à soi, pour un mensonge,
Pour un effet des vapeurs de la nuit
Il prend son rêve, et gaiement se replonge
Dans les excès qui depuis si longtems
Font tout l'emploi, le bonheur de sa vie.
Mais le jour vient où d'affreux châtiments
Doivent punir sa coupable folie.
Une perfide et funeste partie
L'écrase enfin. De tous ses complaisants
Nul ne lui tend une main secourable.
Chacun le fuit : sans ressource, endetté,
Par le besoin, par la peur tourmenté,
Il ne voit point de parti raisonnable.
Des créanciers la troupe impitoyable,
Lui ravissant jusqu'à sa liberté,
Dans un cachot le traîne à main armée ;
Il se désole : Un géolier, un sergent,
Race au malheur, au crime accoutumée,
Rit de ses pleurs, et lui vend chèrement
Sa dédaigneuse et tardive assistance.
Quel changement! Seul, et sans espérance,
Sur un grabat tristement étendu,
En peu de jours du sein de l'opulence

Au sein des maux le voilà descendu.
Dans son réduit un air sombre et putride
Se glisse à peine à travers les barreaux.
Auprès de lui le voleur, l'homicide
Traînent leurs fers : il verra les bourreaux
Demain peut-être emmener leur victime.
Que dit la loi contre le débiteur?
Quelle est enfin, quelle est du crime au crime
La différence, et quel dissipateur
Peut du marchand, du pauvre mercénaire
Tromper la foi, sans commettre un larcin?
Mais mal instruit des biens qu'Almon espere,
Après un mois d'horreurs et de misere
Le créancier adoucit son destin.
Pour s'échapper le captif abandonne
Ce qu'il possede en meubles, en habits,
Un équipage, et des bijoux de prix;
Et sans parler, sans se plaindre à personne,
A la nuit close il s'enfuit de Paris.

CHANT V.

Oui, le malheur enseigne la sagesse,
C'est un grand maître : il sait en peu de tems
Au bon chemin ramener la jeunesse,
Et lui donner des mœurs et des talents.
Mais ses leçons, justes Dieux ! sont trop cheres.
Infortunés, si vous pouvez en paix
Vivre et souffrir, ne vous plaignez jamais,
Car le besoin et le mépris sont freres.
Almon fuyant marcha toute la nuit.
L'aurore enfin à ses yeux découvrit
Ce vieux palais qui des beaux arts en France
Fut le berceau, Palais ou maître Roux,
Et Primatice, ont montré leur science,
Et dont le Louvre eut lieu d'être jaloux
Lorsqu'un grand peintre y termina sa vie . . . . . .
Entre les bras du pere des savants.
Ah ! ménagez le flambeau du génie,
S'il brille encor, Monarques bienfaisants.
Pour ranimer sa flamme évanouie

Vous

Vous ne feriez que des vœux impuissants.
Pour des travaux rudes et dégoutânts
Dans un chantier Almon s'offre, il supplie ;
Un chef grossier le chasse avec humeur.
Lui qui jadis impérieux, sévère,
Au moindre mot d'un valet raisonneur
Ne sut jamais modérer sa colère,
Sans murmurer souffrit cette leçon.
Un habitant des rives de l'Yonne,
De sa naissance ayant quelque soupçon,
Et satisfait des raisons qu'il lui donne,
Veut l'enrôler pour receuillir l'impôt.
Almon accepte avec reconnoissance.
Il suit son chef qui, de simple suppôt
Des partisans, par son intelligence
S'est élevé jusqu'aux premiers emplois.
» Voyons, dit-il; partout de la justice
» On peut aimer, et respecter les loix.
» Et puisqu'il faut que le peuple obéisse,
» Puisque l'empire a de pressants besoins,
» Pour obtenir ce que le Prince exige
» Soyons exact, vigilant; mais du moins
» N'ajoutons pas aux maux dont il s'afflige. «

Dans le village où son poste est fixé
Un bon vieillard, injustement taxé,
Au droit fatal ne pouvoit satisfaire.
Il se nommoit Durand, et de sa main,
Pour fuir l'ennui, pour chasser la misère,
Il cultivoit son champ et son jardin.
Un patrimoine égal à sa naissance
Fut autrefois le terme de ses vœux.
Il l'a perdu, sans cesser d'être heureux.
Auprès de lui, sa plus douce espérance,
Sa fille unique, attirant tous les yeux
Par ses attraits, qu'embellit l'innocence,
A ses travaux borne tous ses plaisirs,
Ne connoît point le pouvoir de ses charmes,
Ni les doux soins, ni les tendres desirs
Du fol amour, qui coûte tant de larmes.
Almon chez eux vient pour exécuter,
Sans nul délai, la sentence cruelle.
Mais trop sensible il ne peut résister
Au vieux Durand, à sa fille Isabelle,
Qui tous les deux tombants à ses genoux
Fondent en pleurs, et lui demandent grace.
» Soyez contents, dit-il, consolez-vous.

» Qu'un délateur me punisse, et me chasse,
» Que la misère accompagne mes pas,
» Je ne saurois troubler dans son azyle
» La vertu même, et le malheur tranquille. «
Il se dégage à l'instant de leurs bras,
Et cherche ailleurs un travail plus facile.
Mais cependant Isabelle en son cœur
D'un trait fatal a senti la blessure.
L'âge et les droits d'un charmant bienfaiteur,
Son air, sa voix, ses graces, sa douceur,
Une ame tendre, une aimable figure
L'ont su toucher, Almon est son vainqueur.
Sur son passage elle vient dès l'aurore,
Et se tapit sous les buissons épais.
Pour le revoir, pour contempler ses traits
Avant la nuit elle y retourne encore.
C'est vainement qu'elle a sur le gazon
Auprès de lui jetté la fleur nouvelle.
C'est vainement qu'elle a gravé son nom
Sur l'arbrisseau dont l'ombre la recele.
N'appercevant, et ne soupçonnant rien,
Almon s'enfuit où son devoir l'appelle.
L'infortunée un jour se promet bien,

(Afin d'avoir au moins un entretien
Avec l'auteur des peines qu'elle endure)
De lui lancer le fruit tendre et doré
Dans la Neustrie au raisin préféré ;
Elle le tient : mais sa main vierge et pure
S'ouvre aussi-tôt, et le laisse échaper,
Pour n'en point faire un criminel usage.
A pas tardifs elle rentre au village,
Pleure, soupire, et ne peut dissiper
Ni ses ennuis, ni sa douleur mortelle.
Sur les rameaux tremblants du peuplier
Telle on entend la colombe fidelle
D'un ton plaintif appellant le ramier
Que le chasseur, armé de son tonnerre,
Au haut des cieux a frappé sans pitié,
Et fait tomber tout sanglant sur la terre
Ce cher objet de sa tendre amitié
Ne répond plus à sa voix douloureuse.
L'affreux hibou l'interrompt par ses cris ;
Et dans son nid, triste autant qu'amoureuse,
Elle se cache, et rejoint ses petits.
Mais la fortune, à Durand si contraire,
Veut à la fin réparer tous ses torts.

Un vieux parent, terminant sa carrière,
En sa faveur dispose des trésors
Qu'il amassa dans un autre hémisphère.
Lors à son pere Isabelle en tremblant
Dit les projets d'un cœur reconnoissant,
Nomme l'objet de sa vive tendresse.
» Acquitte-nous, j'y consens, mon enfant,
» Dit le vieillard : tu prouves ta sagesse
» En choisissant, dès la tendre jeunesse,
» Pour ton époux un homme généreux.
» Il sera doux, fidéle, honnête, aimable.
» C'est la pitié qui nous rend vertueux.
» Le méchant seul est toujours intraitable. «
Un envoyé prudent et respectable,
Un bon voisin s'en va trouver Almon,
Adroitement lui parle d'Isabelle
Qui n'a pu voir sans quelqu'émotion
Ce qu'il a fait pour son pere et pour elle.
Puis jusqu'aux cieux élevant ses vertus,
Ses qualités, sa beauté ravissante,
Et les grands biens nouvellement échus,
» D'un doux hymen si la faveur vous tente,
» Je puis, dit-il, vous proposer : Durand

INST.-TAYLOR-OXFORD

» Est mon ami, je sais qu'il vous estime.
» Avec éloge, et même en rougissant,
» Sur votre compte Isabelle s'exprime.
» Oui, du succès je me rendrois garant. «
Dieux ! quel chagrin pour l'amant de Sophie !
(Car les remords, les ennuis, le malheur,
Ont rappellé son image chérie.)
Il va percer le trop sensible cœur
D'une autre amante aussi digne de plaire.
De ses beaux jours il va troubler la paix,
Et de douleur accabler son vieux pere.
» J'ai, répond-il au fidéle émissaire,
» Peu mérité vos soins et vos bienfaits.
» D'autres liens, source de mes regrets,
» A vos desirs m'empêchent de me rendre.
» Si vous saviez quel est mon triste sort !
» Loin du bonheur auquel j'osai prétendre
» Je ne desire, et n'attends que la mort. «
De sa disgrace Isabelle informée
Cache ses pleurs, n'ose lever les yeux.
Mais cependant aimer sans être aimée
De ses malheurs n'est pas le plus affreux.
Son bienfaiteur s'est immolé pour elle.

Almon enfin, découvert et trahi,
Se voit traiter d'ingrat et de rebelle.
Chassé bientôt par le chef, et puni
Comme infracteur d'une loi trop sévère,
Tel qu'il étoit, sortant de la prison,
Tel il se trouve, au sein de la misère.
En s'éloignant de ce triste canton,
Sous les ormeaux qui bordent le village,
Et le sentier tournant vers le midi,
(D'un jeune cœur par l'amour enhardi
Quelle est l'ardeur, l'espoir, et le courage!)
Il voit paroître Isabelle; il rougit,
Reste immobile auprès de l'imprudente,
Et pour calmer son amoureux dépit
Ne peut trouver de parole obligeante.
» Vous me fuyez! vous ne voulez donc pas
» Que je m'acquitte envers vous, lui dit-elle?
» Ah! si le cœur et la main d'Isabelle
» En ce séjour n'arrêtent point vos pas
» Vous ravissez une fille à son pere.
» Sans vous la vie... ô! criminels aveux!
» Mais je l'ai dit, Almon, et dans ces lieux
» Je ne viens pas, sans doute, pour me taire.

» De la vertu l'amour a pris les traits
» Pour se glisser dans le fond de mon ame,
» J'ai résisté : de sa naissante flamme
» Mes vains efforts ont hâté les progrès.
» Pendant la nuit votre importune image
» Loin de mes yeux chasse le doux sommeil ;
» Je la retrouve encore à mon réveil,
» Pendant le jour elle trouble ou partage
» Et mes loisirs, et mes foibles travaux.
» Ne pouvant plus résister à mes maux,
» Ni supporter ce honteux esclavage,
» J'ai du silence enfin rompu la loi.
» Pour vous offrir ma fortune et ma foi
» D'un ami sûr j'ai choisi l'entremise.
» Vous l'avez vu : vous savez comme moi
» Tout ce qu'envain le fol amour déguise.
» Mais il éclate, il me traîne à vos pieds.
» Ayez pitié de la triste Isabelle.
» Elle vous aime ; et vous l'humiliez
» Par des refus qui sont peu faits pour elle. « ——
» Objet charmant, lui répondit Almon,
» Séchez vos pleurs, ménagez ma foiblesse,
» Et par l'aveu d'une injuste tendresse

» Ne faites plus rougir ce noble front
» Où la beauté siége avec l'innocence.
» Je suis peu digne, et des tendres soupirs,
» Et de l'hymen qui fit votre espérance.
» Un nœud formé presque dès mon enfance
» Fait mes malheurs, et mes plus chers desirs. «
A ce discours l'amante infortunée
Pâlit, et tombe entre les bras d'Almon,
Comme en nos champs la fleur déracinée
Par les efforts du fougueux aquilon.
Il la soutient; il voudroit chez son pere
La ramener du moins à petits pas.
Quelles frayeurs, ô! Dieux! quel embarras!
Du Villageois curieux et sévère
Il craint les yeux, et les malins discours;
Il craint surtout pour la beauté mourante
Que son malheur prive de tout secours.
Toujours sa marche est trop vive, ou trop lente;
Tel un enfant qui porte aux lieux voisins
Une lumiére agitée, incertaine,
Accourt, s'arrête, et de ses foibles mains
Contre les vents la protégeant à peine,
Ne compte guère échapper au danger.

Almon enfin a conduit Isabelle
Au pied des murs qui bornent son verger.
Elle voudroit de sa peine mortelle
Par quelque plainte encor se soulager.
Mais les soupirs, les sanglots et les larmes,
Ont étouffé ses accens douloureux.
» Puisse un époux digne de tant de charmes,
» Lui dit Almon, rendre vos jours heureux!
» N'ayez pour moi ni haine, ni colère.
» J'en fais serment; Tandis que ma paupière
» Pourra s'ouvrir à la clarté des cieux,
» Vous resterez présente à ma pensée. «
Il la regarde, il craint en ce moment
De la quitter, et la quitte pourtant.
» Adieu «, dit-il, serrant sa main glacée.
Déjà loin d'elle il gagne la cité
Industrieuse, opulente, où le Rhône
Voudroit entrer, moins heureux que la Sône
Qui s'y promene avec tranquillité.
Cherchant partout de l'emploi, de l'ouvrage,
Offrant partout ou sa tête, ou ses bras,
Aucun travail n'étonne son courage,
Heureux encore d'exister: mais hélas!

Dans ce lieu même, au sein de leur patrie,
Des citoyens oisifs et languissants
Traînoient dans l'ombre une pénible vie.
Il s'enfuit donc, tourne ses pas errants
Vers le sommet des montagnes glacées
Qu'avec adresse Annibal autrefois
Passa, dit-on, et que nos bons Valois
Auroient voulu n'avoir jamais passées.
Le malheureux, pendant ce long trajet,
N'entra jamais dans une hôtellerie.
Marchant le jour, ou fuyant comme un trait,
Quand vers le soir sa course étoit finie,
D'un pain moisi, détrempé par la pluie,
Il dévoroit tristement un morceau.
Au coin d'un bois il attendoit l'aurore,
Ou sous les murs épais d'un vieux château,
Et n'avoit point par une larme encore,
Par un soupir soulagé sa douleur.
Dans tous ses sens la stupeur répandue,
L'égarement, la honte et la frayeur,
De ses malheurs lui cachoient l'étendue.
Dans la mêlée un guerrier engagé,
Quoiqu'en ses flancs le fer se soit plongé,

Combat toujours, ne sent point sa blessure.
Mais son sang coule; Avant d'être vengé
Il tombe enfin, et céde à la nature.
Almon, au fond des roches du Bugey,
Exténué par sa marche forcée,
Mourant de faim, et ne supportant plus
Ses vêtements chargés d'une eau glacée,
Sentit ses maux au comble parvenus.
Par tant d'efforts ses esprits abbatus
A l'impuissante et débile machine
Ne fournissoient qu'un reste de chaleur.
Il chancelloit; sa tête sans vigueur,
Et sans projets, tomboit sur sa poitrine.
Déjà la nuit avoit décoloré
Tous les objets que le soleil éclaire.
Sous les verrouils au doux sommeil livré
L'homme oublioit ses travaux, sa misère.
Les animaux, sur les buissons perchés,
Au fond des bois, et des grottes profondes,
Ou sous la terre, ou sous l'herbe cachés,
Dans le bercail, dans les champs, sous les ondes,
Goûtoient aussi les douceurs du repos.
Le malfaiteur, que le grand jour effraye,

Quittoit son antre; et la triste fresaye
De ses clameurs fatiguoit les échos.
Sous un rocher, dont la tête sauvage
En se courbant forme un sombre réduit
Où quelquefois, par la frayeur conduit,
Le voyageur laisse passer l'orage,
Almon s'assied, le désespoir l'y suit.
» Maudit cent fois le jour où la lumiere
» Frappa mes yeux, dit-il! ô! jour de deuil,
» Obscurcis toi, sors du cercle solaire.
» Infortuné! si du sein de ma mere
» J'étois au moins tombé dans le cercueil;
» Si de sa main cruelle et secourable,
» Sur ses genoux loin de me réchauffer,
» Pour me soustraire au malheur qui m'accable
» Une nourrice eût voulu m'étouffer,
» Je serois mort sans connoître la vie.
» O! vous, ô! vous que je n'ose nommer,
» Si vous saviez!... Le pauvre qui mandie,
» Qui vient chez vous humblement réclamer
» Cette bonté par un enfant rebelle
» Trop méconnue, est plus heureux que lui.
» Mon seul espoir, toi qui n'es point cruelle,

» Viens donc, ô mort ! je t'invoque aujourd'hui.
» Quand je te vis sur l'onde courroucée,
» Pourquoi t'enfuir ? Pourquoi m'épargnois-tu
» Quand pour l'objet d'une amour insensée
» Avec fureur mon bras a combattu ?
» Arrive enfin... Prés fleuris, doux ombrages,
» Paisible toît, jardins délicieux,
» Vous que jamais ne reverront mes yeux ;
» Champs fortunés, agréables rivages,
» Vous ne pouvez entendre mes adieux.
» Heureux témoin des jeux de mon enfance,
» Ami fidéle, orme antique et sacré,
» Puisse, oubliant ma mort et ma naissance,
» Un bon vieillard, sous ton dais retiré,
» Du doux sommeil goûter le charme encore !
» Et moi je meurs. Mes jours dès leur aurore
» Se sont éteints : eh ! bien, sois mon tombeau,
» Sombre Caverne ; ouvre toi ; que ta roche
» Brise ma tête, et que de ce coteau
» Teint de mon sang jamais homme n'approche ! «
Comme un lion mortellement blessé
En rugissant il rouloit sur la terre.
Puis se levant, et d'un œil courroucé

Fixant les cieux, défiant le tonnerre,
» Et toi, dit-il, arbitre des destins,
» Maître absolu de toute la nature,
» Que t'ai-je fait ? Dans les maux que j'endure
» Dois-je admirer ta justice ? Mes mains
» N'ont point tramé la perte de mon frere.
» J'ai respecté sa probité, ses biens.
» Pour lui donner l'assistance des miens
» Je n'ai jamais attendu sa priere.
» Quoi, tu le sais, et tu m'écrases ! Dieux !
» Le désespoir, la terreur m'environne.
» Jeune, égaré, foible, je n'ai personne
» Qui me console en ces moments affreux.
» Être chétif, et composé de poudre,
» Puis-je exciter ta haine, ou ta fureur ?
» Sur un roseau tu lances donc ta foudre !
» Tu poursuis donc, tu déchires la fleur
» Que l'ouragan arrache de sa tige !
» Dans ce combat inégal, où le fort
» Frappe le foible, en tyran le corrige,
» Puissai-je au moins trouver bientôt la mort ! «
Comme l'on voit, quand la flamme est moins vive,
Sur nos foyers, se réfroidir soudain,

Et retomber dans le vaisseau d'airain
L'onde qui fut bouillante et fugitive ;
Comme le flot se brise en mugissant
Contre un rocher qui domine la plage,
Puis à ses pieds s'écoule doucement,
De même Almon, pleurant amèrement,
Se calme enfin, et son cœur se soulage.
A deux genoux, au ciel levant ses bras,
Ses bras tremblants, qu'il soutenoit à peine,
Sa voix mourante, et sa vue incertaine,
» Grand Dieu, dit-il, ne me confondez pas
» Avec l'impie, avec les cœurs ingrats!
» Ayez pitié de ma foible jeunesse.
» Il est trop vrai ; le mal, comme un vautour,
» Sur moi fondant avec trop de vîtesse,
» M'avoit surpris : je conçois en ce jour
» Qu'il faut sans plainte endurer ma misère.
» Je m'y soumets : trop heureux si je puis
» Par ce moyen cruel, mais salutaire,
» De la vertu connoître tout le prix,
» La pratiquer, la chérir, et vous plaire ! «
Dans le sommeil le malheureux Almon
Trouve à la fin, étendu sur la terre,

L'oubli

L'oubli des maux qui troubloient sa raison.
Posant d'abord sa tête sur la pierre,
La relevant ensuite sur son bras,
Il s'assoupit dans ce paisible azyle.
L'air froid et lourd, le terrein dur et bas,
Blessent encor ses membres délicats,
Le font gémir; mais son ame est tranquille.

CHANT VI.

Nous desirons, nous cherchons le bonheur.
Mais quel État, quel pays le recele?
Comblé de biens, au sein de la grandeur,
A son secours l'homme puissant appelle
De vils bouffons, de lâches complaisants.
L'ambition l'éveille dès l'aurore,
Il est en proie à des chagrins cuisants,
Tout lui déplaît, et l'ennui le dévore;
Par ses besoins l'indigent tourmenté,
Et détestant sa funeste existence,
Contre le ciel est toujours irrité.
» J'ai dans les camps vécu dès mon enfance,
» C'est un métier cruel et malheureux, «
Dit le guerrier : enchanté de la ville,
Le campagnard dans ses murs spacieux
Des vrais plaisirs voit l'éternel azyle.
Plus mécontent, ce légiste prôné,
Quand des plaideurs l'importune cohorte

Avant le jour vient frapper à sa porte,
Voudroit n'avoir jamais abandonné
Les champs heureux cultivés par ses peres.
L'âpre marchand, qui ne s'amuse guères,
Du débiteur craint la mauvaise foi,
Toujours desire, et maudit les affaires.
Où donc chercher le vrai bonheur? En soi.
De la fortune il n'est point l'appanage.
Mais avec elle, avec la pauvreté,
Près de la gloire, ou dans l'obscurité,
Il est partout où se trouve le sage,
Rare mortel, dont le sort est jaloux,
Et qui souvent habite avec des fous.
On trouve ensemble, et folie, et sagesse;
Le même lieu réunit quelquefois
Le bien, le mal, la joie et la tristesse.
Désespéré, plongé dans la détresse,
Almon s'éveille au doux son du hautbois.
En conduisant ses troupeaux dans la plaine
Un berger passe, et voit le malheureux
Sous le rocher soulevant avec peine
D'un corps brisé les membres douloureux.
» Que faites-vous, lui dit-il, dans cet antre?

» Quel sort cruel !... Êtes-vous sans emploi ? « ——
» J'attends la mort, répond Almon. Oui, j'entre
» Dans le tombeau, tout est fini pour moi,
» Si vous n'avez pitié de ma misère.
» Ah ! comme vous puissai-je être pasteur
» Dans ce vallon tranquille et solitaire !
» Je ne suis point un lâche, un malfaiteur.
» Présentez-moi, de grace, à votre maître.
» Vous me verrez digne de vos bienfaits.
» Peut être un jour ... —— Il faudroit vous connoître,
» Dit le Berger. Aujourd'hui je remets
» Au vieux Dumont, l'oracle du village,
» Le cher troupeau qu'en ces lieux je conduis,
» Et dont mes soins ont doublé les produits.
» Me voilà riche : un heureux mariage
» Comble mes vœux, me rend maître, et fermier.
» Votre figure a d'abord su me plaire.
» Si l'on osoit aux traits se confier,
» Dans ma maison je vous laisserois faire
» Ce que j'ai fait chez autrui bien longtems. «
Almon reprit. » Je souffre, et par ma faute. « ——
» Ce mot suffit : A l'essai je consens,
» Dit le berger. Soyez d'abord mon hôte,

» Et ne songeons qu'à vos besoins pressants. «
L'infortuné cent fois le remercie,
De ses malheurs lui conte une partie,
Verse des pleurs ; et l'homme généreux
Pleure avec lui, le console, l'éclaire
Par des discours, et des conseils de pere.
» Croyez, mon fils, lui dit-il, qu'en ces lieux
» On est cent fois plus sage et plus heureux
» Que dans le bruit insensé de la ville.
» J'y fus aussi jadis ; et mes beaux jours,
» Passés, perdus dans un emploi servile,
» M'ont fait connoître assez les noirs détours,
» L'avidité, les mœurs des gens du monde.
» Par l'espérance abusé trop longtems
» Je supportai tous les traits malfaisants,
» Et les dégouts dont ce pays abonde.
» Mais l'âge mur éteignant à la fois
» Mes vains desirs, ma folle confiance,
» Je regrettai la verdure, les bois,
» Les champs fleuris, la paix et l'innocence.
» Je dis alors, adieu, triste cité,
» D'illusions déplorable assemblage,
» Prison de fous. Je retourne au village

» Que je voudrois n'avoir jamais quitté.
» J'y vis content; et sous mon toît rustique
» Un doux sommeil suit un repas frugal.
» Mon cœur est pur, mon esprit est égal.
» Je n'ai jamais le spectacle tragique
» Des maux qu'ailleurs enfantent tous les jours
» L'impiété, la guerre, l'injustice,
» L'ambition, la haine ou l'avarice.
» Mais nos plaisirs, nos fidelles amours,
» Et le labeur, la moisson, les vendanges,
» Chassent l'ennui, remplissent tous les vœux.
» Je vois l'émail des prés, l'azur des cieux.
» J'entends l'oiseau qui chante les louanges
» De l'Éternel, et déploye en volant
» De cent couleurs son aîle bigarée.
» Autour de moi la brebis va paissant,
» L'agneau bondit, et la truite dorée
» En se jouant le long des clairs ruisseaux
» Fait de ses bonds murmurer les roseaux;
» Voilà mon sort, que le monde méprise,
» Le monde abject, et faux dans ses pensers.
» A ses grandeurs, aux biens qu'il préconise
» Je veux toujours préférer mes foyers. « « «

De ce discours la sublime sagesse
Au fond du cœur du malheureux Almon
Entre aisément, et calme sa tristesse.
Quand le soleil, montant sur l'horison,
Pour le dîner rappelle la fermiere,
Le bon pasteur, ramenant ses brebis,
Conduit Almon à sa table grossière.
Du pain, des œufs, des légumes, des fruits,
D'un vin nouveau la chaleur pénétrante
Ont ranimé sa force et ses esprits.
D'un bienfaiteur la bonté prévenante,
Les tendres soins de sa chaste moitié,
Leur complaisante et sincere amitié,
Lui font trouver sa peine moins cruelle.
Suivi d'un chien vigilant et fidelle,
Berger content, et la houlette en main,
Sur la colline il fait le lendemain
A son troupeau brouter l'herbe nouvelle.
Quand la nuit tombe, il l'enferme au bercail,
Et tous les jours il vient avec l'aurore
Aux mêmes lieux où, par quelque travail,
En s'occupant il se console encore.
Entrelaçant d'abord le souple ozier,

Et resserrant le solide assemblage
De ses tissus, il façonne un panier,
Meuble important d'un rustique ménage,
Où le matin l'épouse du fermier
Met ses fruits murs, ou presse son laitage.
Par ce succès le berger enhardi,
Du saule verd, qu'en filets il dispose,
Forme sans peine un chapeau qu'il oppose
Aux vents du nord, aux ardeurs du midi,
Il sait encor, observant la nature,
Mieux employer son tems et sa raison,
Et retrouver Dieu dans la créature.
Depuis l'abeille, et l'humble limaçon,
Jusqu'au taureau qu'on voit bondir sur l'herbe;
Depuis le thym jusques au chêne altier,
Depuis l'agneau jusqu'au coursier superbe,
Et depuis l'aigle enfin jusqu'au ramier,
Tout l'intéresse, il voudroit tout connoître.
De la nature et de l'humanité
Sincere ami, savant sans vanité,
Le bon Curé du village est son maître.
Des vérités que la religion
Ajoute encor à la philosophie

Nourrir son cœur exempt de passion;
Aux malheureux faire chérir la vie,
Étudier les mouvements divers,
L'accord, les loix, la puissance admirable,
Et les détails de ce vaste univers,
Tels sont les goûts de cet homme estimable
Qu'en un désert la fortune a laissé.
Des minéraux, des conques précieuses,
Son cabinet, de livres tapissé,
Contient aussi les familles nombreuses.
On y peut voir l'insecte desséché,
Les cristaux blancs, les sels, le madrepore,
Et sur un fil adroitement perché
L'oiseau des champs, qui semble vivre encore.
De la nature Almon avoit reçu
Un esprit juste, une heureuse mémoire;
Et son Mentor, qui s'en est apperçu,
Sachant aussi sa malheureuse histoire,
Lui conseilloit, pour calmer son chagrin,
De se livrer aux douceurs de l'étude.
» Quand vos brebis dans cette solitude
» Paissent, dit-il, l'herbe et le romarin,

» Instruisez-vous, mon enfant; la lecture
» Dans votre cœur entretiendra la paix.
» En cultivant les dons de la nature,
» En méditant sur de graves sujets,
» De vos desirs vous deviendrez le maître,
» Vous jouirez, et vous serez heureux:
» Est-il un bien plus doux, plus précieux
» Que de penser, de savoir, de connoître? «
Almon, suivant ces conseils vertueux,
Lit avec fruit *la Bruyere*, *Montagne*,
Les deux *Rousseau*, *Montesquieu*, *Fénelon*,
Racine, *Horace*, et *Virgile*, et *Buffon*.
Les accidents, le train de la campagne
Troublent souvent sa méditation.
Au temple ayant scellé son union,
Un couple heureux, l'amour de la contrée,
Devant ses yeux traverse un champ voisin.
La jeune épouse, élégamment parée,
Baisse son front, l'époux serre sa main,
Ne voyant qu'elle, et dévorant ses charmes.
La tendre mere a pris ses vieux atours,
Le pere encor se croit dans ses beaux jours,
Et tous les deux versent de douces larmes.

Tandis qu'au son des fifres, des hautbois,
Des tambourins, la folâtre jeunesse
Du tendre amour vante la douce yvresse,
Parle d'hymen, danse et chante à la fois.
Almon, voyant cette fête joyeuse,
Sourit encor. Mais l'affreux souvenir
De ses amours, de leur fin malheureuse,
Change en remords cet innocent plaisir.
Un autre jour de sinistres présages
Le font trembler pour les prés et les champs.
L'air se noircit, les corbeaux croassants
Volent en troupe au dessus des nuages.
Le vif plongeon se joue au bord des eaux,
Et l'hirondelle en rase la surface.
L'éclair paroît ; le tonnerre aux échos
Fait répéter sa terrible menace,
Et déchirant les cieux qui l'ont porté
Frappe, renverse, embrase, pulvérise
Le dur rocher, le pin, l'antique église,
Et le donjon du château redouté.
Le jeune Alain, par la crainte arrêté,
Quand il revient enfin à sa charrue,
Presse son bœuf, qui tombe, et disparoît,

Vaine poussiere en son champ répandue.
Il se retourne ; à peine il reconnoît
Ces tristes lieux, témoins de sa naissance.
Mais la tempête amène d'autres maux,
Et la terreur succéde à l'espérance.
L'ombre s'étend, et la pluie à grands flots
Tombe des cieux, la terre s'en abreuve,
Le fossé creux s'emplit ; Du haut des monts
Le noir torrent se jette dans le fleuve
Qui se déborde, entraîne les moissons,
Détruit le pont, le moulin, la chaumiére ;
Le laboureur arrache ses cheveux.
Dans son berceau, nacelle trop légere,
Un enfant dort sur les flots écumeux.
Sa mere accourt, s'élance avec courage,
Combat longtems ; ses efforts et ses cris
Ne lui font pas regagner le rivage ;
Elle succombe, en pleurant sur son fils.
Almon tremblant, et saisi d'épouvante,
Sous un rocher fuit avec ses troupeaux.
Près de ces lieux la foire turbulente
Fait accourir l'habitant des hameaux.

Le fier coursier, la génisse pésante,
Dans la prairie attendent l'acheteur.
La jeune fille, ayant fait ses emplettes,
Avec transport écoute le chanteur,
Le charlatan, qui vante ses recettes,
Et le bouffon, dont les tours inouis,
Et les propos, excitent la surprise.
En manteau court le Juge du pays
Sous un ormeau vient tenir son assise.
Se quérellant, se mesurant des yeux,
Deux villageois demandent audience.
Pour appuyer ses droits litigieux
Le plus ancien allegue l'ordonnance
Qu'il interprête, et tourne en sa faveur.
De deux témoins l'autre se fortifie;
Il est absous; l'assemblée en rumeur
Va répétant la sentence applaudie:
Le lendemain, quel malheur, justes cieux!
Et quel spectacle effrayant, douloureux,
Au sein d'Almon réveille la tristesse!
L'auguste croix s'avance; et deux à deux
Des Prêtres saints chantent avec noblesse

L'Être puissant, miséricordieux,
Qui ne veut point punir notre foiblesse.
Voilés de crêpe, en longs habits de deuil,
Six jeunes gens portent dans un cercueil
Leur camarade, hélas! un fils unique.
Son pauvre pere, accablé par les ans
Et le malheur, mêle au sacré cantique
Ses vains regrets, ses longs gémissements,
Et, comme il peut, suit à pas chancelants
De ce cher fils les déplorables restes.
Sa vieille épouse... ah! mere de douleurs,
Que les présents du ciel vous sont funestes!
Elle se sent suffoquer par ses pleurs,
Et chez les morts elle est prête à descendre.
Mais reprenant à la fin ses esprits,
» J'irai, j'irai, « dit-elle à ses amis,
Et le convoi s'arrête pour l'attendre;
Quels souvenirs, quels objets pour Almon!
En soupirant il détourne la tête.
Mais des frimats la cruelle saison
Des monts déserts blanchit déjà la crête.
La bise souffle, et le pin résineux

Laisse tomber sa pomme trop pésante.
Quoique soumis, Almon n'est pas heureux.
Le froid piquant jour et nuit le tourmente.
Un vêtement, un repas trop grossier
Le font souffrir, et, plus que sa misere,
Le souvenir d'un bon et tendre pere
Qu'il ne peut point, ne veut point oublier.
L'astre du jour parcourant sa carriere
A quatre fois visité les gémaux,
Et quatre fois la vierge moissoneuse
A de Cérès ramené les travaux,
Depuis l'instant où de la terre heureuse
Qui le vit naître il sortit sans sujet.
La honte seule à son retour s'oppose.
Et nourrissant un éternel regret
Il pleure, il fait vœu de partir, et n'ose.
Rien n'adoucit l'horreur de son destin.
Son livre tombe, ou se ferme en sa main.
De ses douleurs confidente assidue
A son côté sa flute est suspendue.
A peine osant jusqu'à lui se traîner,
Son chien Myrtil craint de l'importuner.

Humble, discret, respectant la tristesse
Et le malheur de son maître chéri,
Il le regarde, immobile, attendri,
Puis à ses pieds se couche, et les caresse.

CHANT VII.

CHANT VII.

Les arbrisseaux couronnés de feuillage,
Les prés fleuris, les côteaux verdoyants,
De l'aquilon ne craignoient plus l'outrage.
L'air impregné de sucs vivifiants,
De doux parfums, ouvroit le sein des roses.
Le bled croissant sur un tube noueux
Réunissoit ses feuilles demi-closes.
L'aigle au sommet d'un chêne, ou dans le creux
De quelque roche avoit bâti son aire,
Et le moineau sous le chaume des toîts
Cachoit son nid de mousse et de fougere.
Les animaux asservis sous nos loix,
Ceux qui craintifs vivent au fond des bois,
Le vermisseau, l'insecte, le reptile,
Et l'habitant des ruisseaux tortueux
Brûloient d'amour; L'homme brûloit comme eux.
Car la raison, foible, et presque inutile,
Dans ces beaux jours ne calme point ses feux.

INST.-TAYLOR-OXFORD

Jeune Emilie, autrefois si tranquille,
Vous ne pouvez, au retour du printems,
Nous dérober le trouble de vos sens.
Un feu rapide anime et précipite
De ce beau sein les tendres mouvements,
Un doux espoir à rêver vous excite.
Cet œil humide, où brillent les desirs,
Cette rougeur, et ces brûlants soupirs
D'amour en vous attestent la puissance.
Gardez un cœur trop prompt à se livrer,
Et redoublez de soins, de vigilance,
Avec l'amant qui veut vous attirer
Dans les bosquets mystérieux et sombres,
Quand vers le soir sur la voûte des cieux
Le crépuscule, en attendant les ombres,
A déployé son voile officieux.
Défiez-vous des serments et des larmes
Que le desir arrache aux séducteurs,
Et pour l'hymen réservez tous vos charmes.
D'un nœud sacré faire aimer les douceurs
A l'homme heureux qui vous aura choisie;
De la sagesse unie à la beauté,
De la prudence, et de l'économie

Donner l'exemple à la société,
De votre sexe, ô ! charmante Emilie,
Telle est la gloire, et la félicité ;
Dans ces beaux jours, où l'on quitte la ville
Pour être en paix, sur un autre côteau
Plus éloigné, mais aussi plus fertile,
Le jeune Almon conduisit son troupeau ;
Ce lieu, paré des mains de la nature,
Offroit aux yeux les sublimes beautés,
Les grands objets qu'une ame libre et pure
Aime à trouver loin du bruit des cités.
Cachant sa tête élevée et sauvage
Sous de vieux pins dont les tristes rameaux
Sembloient noircir et percer le nuage,
Le mont, formé de cercles inégaux,
Moins escarpé, fécond vers sa racine,
En se courbant lentement descendoit,
Comme une douce et riante colline,
Au bord d'un lac où le ciel se peignoit
Dans les reflets d'une onde cristalline.
Un bois touffu, verdoyant, terminoit
Sur l'autre rive une vaste prairie ;
Et les ormeaux, les chênes élancés

Étoient encore en hauteur surpassés
Par les clochers d'une ancienne abbaye.
Se dérobant au monde séducteur,
Fuyant le mal, le bruit, des vierges saintes
Ne s'occupoient dans ces chastes enceintes
Qu'à célébrer le Dieu consolateur
Qui les remplit d'amour et d'espérance.
Elles trouvoient, en s'approchant du ciel,
Dans la priere et dans la pénitence
Un avant-goût du bonheur éternel.
» La paix, qui fuit de mon ame inquiéte,
» L'aimable paix est là, » disoit Almon,
En regardant cette heureuse retraite.
Ses maux cruels, et la douce saison
Qui ranimant la nature embellie
Fait en nos cœurs, d'eux mêmes surchargés,
Naître l'amour et la mélancolie;
La solitude aussi qu'il a choisie;
Ces rochers noirs, tristement ombragés,
Ces bois, ce lac dont ses yeux affligés
Ont tant de fois mesuré l'étendue;
Tous ces objets, son âge, et ses loisirs,
Renouvelloient, et les tendres desirs,

Et les chagrins dans son ame abbatue;
» Faudra-t-il donc en gardant les troupeaux
» Pleurer, dit-il, le reste de ma vie?
» Quand le soleil du sommet des côteaux
» Ne lance plus ses feux sur la prairie,
» Le laboureur, de travail harrassé,
» Finit sa tâche, au village ramene
» Ses bœufs pésants qui traînent avec peine
» Et la charrue, et le soc renversé.
» Dans sa famille attendu, caressé,
» Des simples mets que sa femme prépare,
» Et que fournit sa crêche ou son jardin,
» Il est content; le doux sommeil répare
» L'épuisement d'un corps robuste et sain,
» L'aube le trouve aux champs le lendemain.
» Avec le mal, moi, je n'ai point de trêve.
» Pendant la nuit je baigne de mes pleurs
» Ma triste couche; enfin le jour se leve,
» Mais son éclat irrite mes douleurs,
» Et je m'afflige encor lorsqu'il s'acheve.
» Aimable oiseau, qui dans ces derniers tems
» D'un ton plaintif accusiez la nature,
» Lorsque tous deux, battus des ouragans,

» Nous souffrions la faim et la froidure ;
» L'hyver n'est plus ; pour vous le doux printems
» A ramené les zéphirs, la verdure,
» Et vous chantez maintenant vos amours.
» Privé d'espoir, je suis plus triste encore,
» Plus misérable, et la saison de Flore
» N'aura pour moi ni plaisirs, ni beaux jours ;
» Froids confidents de ma douleur profonde,
» Lac immobile, antre obscur, humbles toîts,
» Vallons, rochers, montagnes, sombres bois,
» Rendez moi donc, en me cachant au monde,
» Semblable à vous : ruisseau qui tant de fois
» As vu mes pleurs se mêler à ton onde,
» Je ne veux point la teindre de mon sang.
» De l'éternel la vie est un présent,
» Lui seul sans doute a droit de le reprendre.
» Mais tant de maux, dans un âge si tendre,
» Le noir chagrin, le remords déchirant,
» Pour terminer ma funeste carriere
» Et m'affranchir d'un fardeau trop pésant
» Feront bientôt ce que je n'ose faire ;
» Et vous aussi, Philosophes vantés,
» Qui promettez la paix, le bonheur même

» Au sein des maux et des calamités ;
» Loin d'opposer à ma misere extrême
» De vains discours, d'inutiles traités,
» Changez du sort la volonté suprême,
» Changez mon cœur ; des biens que j'ai perdus
» Faites qu'en moi le souvenir s'efface.
» Oui, je le sais, vos travaux assidus
» Des vastes cieux ont mesuré l'espace.
» Vous annoncez au peuple stupéfait
» Les mouvements de l'astre qui l'éclaire.
» Mais arrêtez sa course journaliere ;
» Il me vieillit, moi qui n'ai jamais fait
» L'heureux emploi des instans du bel âge.
» Doux sentiments et de pere et d'époux,
» Biens précieux, l'ambition du sage
» Qui loin d'un monde orageux et jaloux
» De tous ses jours sait faire un noble usage,
» Et ne connoît que d'innocens plaisirs ;
» Vaine espérance, inutiles desirs,
» Éloignez vous, fuyez comme des songes.
» Si jeune encor je suis mort au bonheur,
» Le sort le veut, et jamais pour mon cœur
» Vous ne serez que d'aimables mensonges. »

Tels sont d'Almon les regrets et les vœux.
Puis rappellant ses transports amoureux,
Ses premiers vers pour la beauté touchante
Qui l'écoutoit dans un tems plus heureux,
Il les récite aux antres sourds, il tente
D'en faire encore : » En cotoyant le bois,
» Il m'en souvient, dit-il, ô ! ma Sophie,
» Tu dirigeois tes pas vers la prairie,
» Quand je te vis pour la premiere fois.
» Sous un chapeau garni de fleurs nouvelles
» Tes blonds cheveux, négligement épars,
» Laissoient flotter leurs boucles naturelles.
» Je m'approchai; ta grace, tes regards,
» Ta marche noble, et ta douce figure,
» Ton air touchant, ta voix, ne sembloient pas
» Appartenir à l'humaine nature.
» Conduit chez toi, déguisant ma blessure
» Devant Orphise, et soupirant tout bas,
» Enfin j'osai découvrir ma pensée.
» Quel sort au mien pouvoit se comparer ?
» Tu m'écoutois sans paroître offensée,
» Au nom d'époux je pouvois aspirer ;...
» Et me voilà, banni de ma patrie,

» D'un tendre pere éloigné pour toujours,
» Dans un désert traînant ma triste vie,
» Et de la mort implorant le secours. «
Almon voudroit sur l'écorce d'un hêtre
Graver ces vers, enfans de ses douleurs.
Sa main chancele; et pour verser des pleurs
Il s'interrompt. » Si tu pouvois connoître,
» Dit-il enfin, l'excès de mes malheurs,
» Aimable objet de ma premiere flamme,
» Le souvenir d'un crime détesté
» S'effaceroit peut être dans ton ame.
» Mais ce courroux, je l'ai donc mérité!
» Beauté sans prix, quoi, j'ai bravé tes larmes!
» Est-il bien vrai? Tes yeux doux et puissants
» N'ont point calmé l'yvresse de mes sens?
» La pureté, qui voile tous tes charmes,
» De mes discours criminels, outrageants,
» De mes fureurs n'a point su te défendre?
» Voilà, voilà la source de mes maux...
» As-tu quitté ces champs, ces lieux si beaux
» Où tu daignois et me voir et m'entendre?
» Te souvient-il?... que m'importe, grands Dieux!
» Tu fus pour moi trop aimable, et trop sage.

» Je t'ai perdue, hélas ! sous cet ombrage
» Si le destin te montroit à mes yeux,
» Je voudrois fuir, ou cacher mon visage. «
L'infortuné passoit ainsi ses jours.
Le soir, quittant le vallon solitaire,
Ses yeux encor se fixoient sur les tours
De ce tranquille et pieux monastere.
Il ne pouvoit, sans les plus vifs regrets,
En détourner ni ses pas ni sa vue.
O ! de l'amour pressentiments secrets!
Sophie habite en ce séjour de paix ;
Parmi les morts Orphise descendue
L'avoit laissée aux mains du bon Gernant.
Mais du couvent la respectable Abbesse,
Sœur de son pere, en ayant la tendresse,
A sous ses yeux rappellé cette enfant,
Et dans ces murs enfermé sa jeunesse.
Loin des beaux lieux où son cœur soupira,
Perdant l'espoir du plus doux hyménée,
Sans murmurer contre sa destinée,
De l'Armorique au pied du mont Jura
A dix-sept ans Sophie est entraînée.
Craignant d'hymen les nœuds mal assortis,

N'ayant d'Almon oublié que l'injure
Qu'elle en reçut, pour calmer ses ennuis,
S'il est possible, et guérir sa blessure,
Au Dieu du ciel, qui seul change les cœurs,
Elle voudroit s'offrir en sacrifice.
Ainsi bientôt ses appas enchanteurs
Seront couverts d'un voile, d'un cilice,
Et ses beaux yeux s'éteindront dans les pleurs.
On préparoit pour la cérémonie
L'habit sacré, les fleurs, et le bandeau.
Mais l'amitié dans l'ame de Sophie
Subsiste encor sur les bords du tombeau.
Sortant un jour avec sa gouvernante,
Elle s'en va, pour la derniere fois,
Chez une amie à qui sous d'autres loix
Le sort conserve une faveur constante,
Femme de bien, jeune, riche et contente,
Qui sut fixer et l'hymen et l'amour.
Ne voulant pas braver les feux du jour,
Ni fatiguer celle qui l'accompagne,
Elle s'assied sous un arbre au retour,
Y lit des vers faits pour elle en Bretagne,
Son nom, son chiffre, avec celui d'Almon.

Comme l'ami qui voit dans les ténèbres
Le cher objet de son affliction
Pâle, et traînant sous des lambeaux funèbres
Son corps souillé de poussiére et de sang ;
Plus promptement que la jeune bergere
Qui sur son lit de fleurs et de fougère
Voit s'élever la tête d'un serpent,
La trop sensible et trop foible Sophie,
Tremblant d'effroi, s'éloigne, et pousse un cri.
Puis revenant au monument chéri
Elle se croit prête à finir sa vie.
S'acheminant enfin à petits pas
Vers un Berger qui ne l'apperçoit pas,
» Puis-je, dit-elle ? « ... Almon tourne la tête,
Chancele, et tombe à l'instant, comme un lys
D'eau surchargé, qui cede à la tempête,
Comme la fleur au milieu des épis
Par la faucille en naissant abbatue.
Sophie accourt, et voit... quel changement !
Un misérable et honteux vêtement,
Un teint flétri, la pâleur répandue
Sur tous les traits d'un jeune homme vanté
Pour sa fraîcheur, sa grace, et sa beauté.

Elle le presse entre ses bras, l'appelle.
Et lorsqu'enfin il entrouvrit les yeux,
» Est-ce bien vous, mon ami, lui dit-elle?
» Dans quel état je vous revois! grands Dieux!
» Que vous causez de chagrins à Sophie! ——
» Trop généreuse, et trop fidelle amie,
» Lui dit Almon, le ciel a mesuré
» Sur mes forfaits ma peine, et sa vengeance.
» Amant ingrat, enfant dénaturé,
» N'ai-je pas dû, pour cette double offense,
» M'attendre encore à de plus grands malheurs?
» A mon secours vous venez, ô! mon ange!
» Mais quand mon sort s'embellit, quand tout change,
» Qui vous attriste, et pourquoi ces douleurs?
» Je suis heureux... Cependant les douceurs
» De ce moment ne sont pas sans mélange.
» Ah! je le vois, c'est un plus digne époux
» Qui vous ramene au sein de la patrie. ——
» Non, non, dit-elle; un sentiment trop doux
» Regne en mon cœur; Je suis encore à vous.
» Mais ne songez qu'à redonner la vie
» Au bon vieillard à qui vous la devez.

» Si vous saviez quelle fut sa misère
» Quand il se vit... il vaut mieux vous le taire.
» Pour les méchants ces moyens réservés,
» Sont le tourment, la mort d'un cœur sensible.
» Partez bien vîte : Ah ! s'il m'étoit possible,
» J'irois moi-même, accompagnant vos pas,
» Vous présenter à Gernant, et lui rendre
» Les deux enfans échappés de ses bras. «
Mais le soleil, qui commence à descendre,
Sur l'horison lance de plus doux feux.
Il faut partir. De sa constante amie
Almon reçoit les serments et les vœux,
Baise en tremblant une main qu'elle oublie ;
A revenir dans trois jours au plus tard
En se quittant l'heureux couple s'engage.
On veut encor parler de ce voyage,
Et s'arranger pour le prochain départ.
Avec sa Bonne, et fidelle et discrette,
Sophie arrive aux portes du couvent.
Et son ami, reprenant la houlette,
Presse les pas de son troupeau bêlant.
Sur son chemin il remarque, il salue

Le roc vouté qui l'hébergea d'abord,
Où du pasteur la rencontre imprévue
Le garantit des horreurs de la mort.
A peine entré dans la ferme, il embrasse
Ses bienfaiteurs. » Tout a changé de face,
» Je pars, dit-il : Comblé de vos bontés,
» Ne craignez pas que mon cœur les oublie.
» Puisse le ciel de ses dons mérités
» Orner longtems votre innocente vie !
» Je tâcherai d'imiter les vertus
» Qui font aimer ce paisible ménage.
» Oui, vos bienfaits m'ont sauvé du naufrage,
» Heureux époux, mortels trop peu connus,
» Et votre exemple enfin m'a rendu sage. «
Almon reçoit, et les derniers adieux
De la famille, et son foible salaire.
Puis il écrit à l'objet de ses vœux,
Craignant les dons de ce cœur généreux,
Et plus encor craignant de lui déplaire,
De devenir criminel à ses yeux
Par un refus qu'il juge nécessaire,
» Pour un amant empressé d'être à vous

» Trois jours étoient un siécle, ma Sophie.
» Je suis parti : cet espoir m'est bien doux,
» Je vais d'un pere embrasser les genoux,
» Et des remords dont ma faute est suivie,
» De vos bontés, ma généreuse amie,
» L'entretenir, pour calmer son courroux. «

CHANT VIII.

CHANT VIII.

SI vous voulez apprécier la vie,
Regardez-la comme un rêve insensé,
Comme un roman où l'erreur, la folie,
Dans un récit bizarre, embarrassé,
Charment l'ennui de l'ardente jeunesse.
Nos jours bornés, malheureux, incertains,
Pareils au jeux que défend la sagesse,
Semblent régis par d'aveugles destins.
Plus agité que les mers orageuses
Dont il quitta les bords retentissants,
Ayant couru, brillé, vécu longtems,
Almon au pied des alpes sourcilleuses
Trouva les maux, les chagrins dévorants.
Hier encore il étoit misérable;
Et le voilà tranquille, satisfait.
A son espoir quel sort est comparable?
D'un tendre pere appaisant le regret,

Il obtiendra son pardon, et Sophie,
Son seul desir, ses premieres amours,
Objet charmant, chere et fidelle amie
De qui dépend le bonheur de ses jours.
Les noms d'époux, et de fils, et de pere,
Les plus grands biens, les plus doux sentiments
Effaceront des souvenirs cuisants,
Et rempliront son ame toute entiere.
Mais le destin à ces heureux moments
Peut faire encor succéder la détresse.
Ses chers enfans, fruits d'hymen et d'amour,
Avant le tems ravis à sa tendresse,
Ou libertins, volages à leur tour,
Affligeront peut être sa vieillesse.
Vers le tombeau Gernant marche à grands pas.
Sophie, ô! Dieux! et si jeune, et si belle,
Peut tout à coup s'arracher de ses bras
Pour s'enfoncer dans la nuit éternelle.
Et s'il perdoit lui-même la santé?
Si des méchants l'adresse trop commune,
Malgré ses soins et son intégrité,
Lui ravissoit l'honneur et la fortune?

Car des écueils dont il faut se garder,
De nos malheurs la foule est innombrable.
Dans cette vie, hélas! si peu durable,
Heureux qui sait au tems s'accommoder,
Et sans former, pour des grains de poussiére,
De vains desirs, ni de vastes projets,
En attendant la fin de sa carrière,
Possede au moins la sagesse et la paix!
La sombre nuit à l'amant de Sophie
Oppose envain l'horreur et le danger.
Comme un oiseau qui vole à son amie
Quand des gluaux il a pu dégager,
En s'agitant, son pied leste et ses aîles,
Almon s'échappe; En trois jours et trois nuits,
Du pied des murs sur l'Espagnol conquis,
Ou bien livrés par des mains infidelles,
Sans s'arrêter il vient jusques aux bords
Où l'Amazône illustre dans l'histoire
Du fier Anglois repoussa les efforts.
Delà marchant, plus vîte que la Loire,
Dans le pays fleuri des Tourangeaux,
Des Angevins, peuple ami de la joie,

Du lieu témoin de ses premiers travaux
Il fuit encor sans prendre de repos.
Les bords unis de la mer qu'il cotoye
Guident ses pas au terme souhaité.
Il voit enfin, il voit avec l'aurore
Le vieux château par Gernant habité.
Comme un brouillard épais, qui s'évapore
Aux feux du jour, le courage d'Almon
Tombe à l'aspect de la maison d'un pere.
Il n'osé plus espérer de pardon,
Il ne veut plus découvrir sa misere.
Où se cacher ? Déjà le moissoneur
Au coin du champ aiguise sa faucille,
Et la fermiere éveille avec humeur
Son lourd valet, et son fils, et sa fille.
Almon tremblant s'enfonce dans le bois.
En revoyant ces lieux où tant de fois
Le bruit des cors célébra sa victoire,
Il se détourne ; et de nouveaux objets,
Du tems passé rappellant la mémoire,
Livrent son cœur à de nouveaux regrets.
Mais à travers le feuillage d'un hêtre

Il reconnoît la chambre de Gernant.
» Si je pouvois, dit-il, en ce moment,
» Si je pouvois du moins le voir paroître !
» En ce réduit il s'afflige peut être,
» N'espérant plus le retour d'un enfant
» Prêt à mourir aux lieux qui l'ont vu naître. »
Comme il parloit, des prés et des vergers,
En gémissant, la barriere tremblante
Laisse passer les troupeaux, les bergers.
Au premier bruit, Almon, qui s'épouvante,
Quittant d'abord la route et les sentiers,
Sous les buissons à petits pas s'avance,
Puis comme un faon que la meute relance
Il fuit l'aspect de ces témoins fâcheux.
A sa frayeur, à ses combats affreux
Succede enfin la paisible espérance.
En s'approchant il revoit les bosquets
Où commença le malheur de sa vie.
Il veut s'asseoir, s'y reposer au frais ;
Mais effaçant l'image de Sophie
Le désespoir vient encor l'en chasser.
Le tems se passe en courses inutiles.

» De la vertu l'amour a pris les traits
» Pour se glisser dans le fond de mon ame,
» J'ai résisté : de sa naissante flamme
» Mes vains efforts ont hâté les progrès.
» Pendant la nuit votre importune image
» Loin de mes yeux chasse le doux sommeil ;
» Je la retrouve encore à mon réveil,
» Pendant le jour elle trouble ou partage
» Et mes loisirs, et mes foibles travaux.
» Ne pouvant plus résister à mes maux,
» Ni supporter ce honteux esclavage,
» J'ai du silence enfin rompu la loi.
» Pour vous offrir ma fortune et ma foi
» D'un ami sûr j'ai choisi l'entremise.
» Vous l'avez vu : vous savez comme moi
» Tout ce qu'envain le fol amour déguise.
» Mais il éclate, il me traîne à vos pieds.
» Avec pitié de la triste Isabelle.
» Elle vous aime ; et vous l'humiliez
» Par des refus qui sont peu faits pour elle. « —
» Objet charmant, lui répondit Almon,
» Séchez vos pleurs, ménagez ma foiblesse,
» Et par l'aveu d'une injuste tendresse

:it reconnu.
lieux retenu,
ue je partage
'e réduit ? ——
d'abord ensemble,
ir ce lit
on vous semble.
avail ? A Gernant,
le la sagesse,
, mon enfant.
itenant,
la jeunesse. «
Je vois
le pere. « ——
; Autrefois,
a colere
de ce nom
belle,
sans raison,
nelle
is climats.
et trop facile,

» M'eût voulu croire, il ne verseroit pas
» Des pleurs de sang pour ce fils indocile.
» Comme j'aurois (je suis sévère, moi,)
» Morigéné cette jeunesse folle.
» La volonté d'un pere est une loi.
» Un seul regard, un geste, une parole,
» Doit contenir, et guider un enfant.
» Il est perdu s'il nous quitte un instant.
» Dans ces vallons l'agneau foible et timide
» Suit la brebis : le poussin tremblotant
» Vient au jardin quand sa mere le guide.
» Qu'un imprudent, un petit curieux,
» S'en aille seul; le loup ne tarde guère,
» L'autour paroît ; adieu l'amour, les jeux,
» Le bord des eaux, les champs, et la lumière.
» Mais vous pleurez, et vous ne soupez pas!
» Vous avez fait peut être quelque faute
» Dont le remords vous poursuit? En ce cas
» Il faut pleurer, et s'amender, mon hôte.
» Tâchez pourtant de prendre du repos.
» J'en ai besoin aussi : demain encore,
» (Tel est le sort de l'homme) les travaux

» Et les chagrins naîtront avec l'aurore. «
Quand le sommeil, peu connu des méchants,
Du vieux berger appésantit les sens,
Vers le minuit, de la chaumiere obscure
Tout doucement entrouvrant la clôture
Le jeune Almon sort, et vient à pas lents
Baiser le seuil, et la porte sacrée
Qu'il franchira, dit-il, au point du jour.
Puis s'éloignant, dans les bois d'alentour
Il se repose, et se cache à l'entrée.
Sur l'immobile et fidelle gnomon
L'astre éclatant, de son ombre inclinée,
Marquoit déjà le tiers de la journée,
Et sous l'ombrage avertissoit Almon.
Il part enfin, et frappant sa poitrine,
» Dieu paternel, qui vous laissez fléchir,
» Faites, dit-il, que de mon repentir
» Gernant touché me pardonne, et termine
» Les maux affreux dont je suis tourmenté.
» Faites du moins que l'amour seul domine
» Dans le reproche à bon droit mérité,
» Dans ce moment si doux, si redouté. »

De l'avant-cour il traverse l'enceinte,
Déjà connu, carressé d'un vieux chien,
Ami constant, et fidele gardien.
Moins oppressé par la honte et la crainte,
En le flattant, l'appellant par son nom,
Son jeune maître auprès de la maison
Parvient enfin, et trouve la nourrice.
» Mes yeux, dit-elle, ah! ne me trompez pas!
» Est-ce bien vous, Almon? ô! jour propice
» Qui ramenez mon fils entre mes bras!
» De vos malheurs, cher enfant, quel indice!
» Quel triste état! Entrez, et que je puisse
» Changer bien vîte, et cacher vos habits
» Avant qu'on aille avertir votre pere.
» Il est aux champs. Venez. —— Non, ce logis
» Est, dit Almon, un temple, un sanctuaire.
» Lorsque Gernant y conduira mes pas,
» S'il daigne encor m'accorder cette grace,
» J'y rentrerai. Mais c'est ici ma place
» En attendant, je n'en sortirai pas. «
Chacun alors, plein d'ardeur et de zele,
De tous côtés s'en va chercher Gernant.

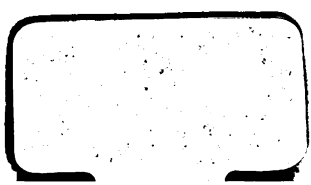
Chacun voudroit du retour d'un enfant
A ce bon pere annoncer la nouvelle.
On court au loin, on s'informe, on l'appelle.
Dans son jardin le tumulte et les cris
Avoient frappé son oreille attentive.
Soudain il sort, il se hâte, il arrive.
» Qu'ai-je entendu, dit-il? Mon fils! mon fils! »
Almon s'élance; à ses pieds Almon tombe.
» Vous m'avez fait attendre bien longtems,
» Dit le vieillard en pleurs. Ces cheveux blancs
» Alloient sans vous descendre dans la tombe.
» Embrassez-moi, mon fils. Je vous revois,
» Et ma douleur en joie est convertie;
» Mais n'allez pas quitter une autre fois
» Celui qui tient par vous seul à la vie. «
L'un contre l'autre étroitement unis,
Un doux murmure est le seul interprète
Des sentiments et du pere et du fils.
Des serviteurs, des voisins attendris
La double file, immobile et muette,
Comme l'on voit ces prodiges des arts
Dans le palais des rois, ou dans les temples,

Du connoisseur attirant les regards,
Met à profit de si touchants exemples.
Almon se croit transporté dans les cieux
Quand il revoit la maison de son pere.
» Vous voilà donc chez vous, mon fils. J'espere,
» Lui dit Gernant, y fixer tous vos vœux....
» Que nos parents, que nos amis fidelles,
» Et le hameau, si touché de mes pleurs,
» De ce moment partagent les douceurs.
» En leur portant ces heureuses nouvelles
» Invitez-les. Préparez le veau gras.
» Et réunis, sans trouble et sans folie,
» Dans la gaieté d'un splendide repas
» Passons le jour le plus beau de ma vie. »
Il y manquoit la charmante Sophie.
Pour la ravoir, l'amener dans ces lieux,
On a fait choix de la veuve Eliante,
Sœur de Gernant, femme sage et prudente,
Qui n'écoutant qu'un zele courageux,
Malgré les ans, le danger, la distance,
Au pied des monts vole avec confiance,
Et de l'Abbesse obtient l'aimable objet

Qui doit d'Almon remplir la destinée.
Elle arriva : Cette heureuse journée
Fut une fête, un triomphe complet.
En l'embrassant » venez, venez, ma fille,
Lui dit Gernant, avec un doux souris.
» Votre beauté, dont les yeux sont ravis,
» Ne sera plus funeste à ma famille. »
Bientôt Almon au pieds des saints autels
Avec sa belle et vertueuse amie
Vint prononcer les serments solemnels.
Dans les douceurs d'une union chérie
Avec plaisir rappellant tous ses maux,
Le couple heureux, par d'innocents travaux,
Dans un jardin traça la ressemblance
Du lieu sauvage où gardant les troupeaux
Almon trouva le prix de sa constance.
Au pied d'un mont, couronné de rochers,
Du lac tranquille on voyoit l'onde claire,
Des vers gravés dans l'antre solitaire,
Ou sur le tronc des pins, des peupliers,
Le temple saint, les tours du monastere,
Et sa prairie, et son bois ténébreux.

TAYLOR INST. OXFORD

Plus que tout autre ils aimoient ce bocage.
Avec Gernant ils venoient sous l'ombrage
S'y reposer souvent; ils parloient d'eux,
Ils savouroient le plaisir d'être heureux.
L'enfant prodigue, aux transports de son ame
Donnant l'essor, disoit en ces moments,
» Objets chéris, ô! mon pere, ô! ma femme!
» Si je n'avois dès mes plus jeunes ans
» Voulu quitter ce lieu qui m'a vu naître,
» Loin des dangers, des chagrins, j'eusse été
» Moins criminel, mais moins heureux peut être.
» De la douleur et de l'adversité
» J'ai, pour mon bien, reçu la réprimande.
» Rendons cent fois grace à l'Être infini
» Qui nous protége, et qui n'as point puni
» Avec rigueur une faute aussi grande. «

FIN.

63645516